

Le QUARTIER LATIN

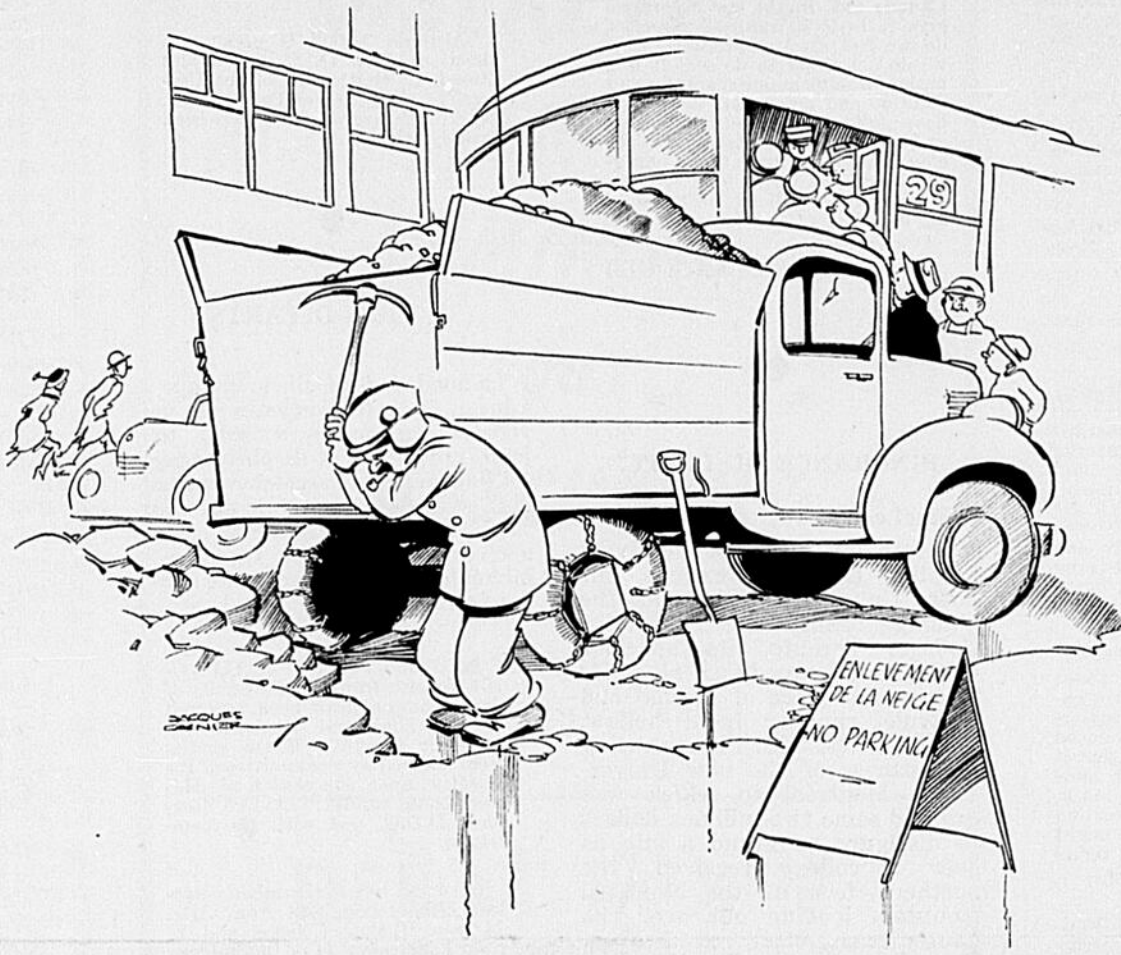
Directeur: MAURICE BLAIS

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: GASTON POULIOT

A LIRE DANS CE NUMERO

LOEIL DE CARABIN	
UNE DOUCE CHANSON	JAC
F. C. U. C.	
CHEZ NOS EDITEURS	PIERRE VAILLANCOURT
JOURNEES PAN-LATINES	
NOUVELLES DU BLOC	
"SOURCES"	CLAUDE LUSSIER
EN MARGE DE LA FETE DE SAINT-THOMAS	PIERRE LAPORTE
SAGESSES	LE SAGE
ANNE MAYRAND	G. P.
RECTIFICATION	PAUL VAILLANCOURT
JAN KIEPURA	G. F.
SIR WILLIAM OSLER	A-GUY COURTOIS
REMEMBRANCE	MAURICE RIEL
A M. FERNAND SEGUIN	GUILBERT-P. GARNIER
LE SPORT	
POUR UNE PAIX TOTALE	GEORGES DUFRESNE
SELEVER POUR ELEVER	DENYSE DAZE



"C'est le plus beau pays du monde,
quand il neige sur mon pays . . ."

PAR-DESSUS LES FRONTIÈRES

par MARCEL BLAIS

Étude complexe que celle de nos relations avec les États-Unis. Nous avons de si nombreux problèmes intérieurs à régler, notre indépendance est si récente que nous ne savons pas sur le plan international adopter une politique précise. Il existe l'art d'évoluer selon les circonstances, le «wait and see» historique et pratique; néanmoins, il importe de chercher des lignes directrices qui doivent guider notre action au-delà de nos frontières. Nous sentons aujourd'hui que nous devenons plus américains, que nos relations avec les États-Unis sont plus étroites. Ici l'histoire récente rejoint la géographie pour nous attirer dans ce sillon.

Les ressemblances sont grandes entre le Canada et les États-Unis. Elles ne sont pas toutefois entières, totales. Origine commune: il y a trois siècles, l'Amérique du Nord recevait ses premiers colons de l'Europe occidentale. Les uns ont vite fait de briser leurs liens avec le vieux continent; les autres, longtemps des coloniaux, n'ont obtenu que tout récemment leurs libertés politiques. Ce mouvement dynamique de colonisation est maintenant arrêté: aux États-Unis et au Canada, il n'est plus possible dans les conditions actuelles d'accueillir de nombreux immigrants. Même constitution physique: ces deux pays ont des côtes sur l'Atlantique, le Pacifique; les systèmes de montagnes s'enchaînent, les plaines se rejoignent, les eaux se rencontrent. L'Axe nord-sud le veut ainsi. Les systèmes économiques et sociaux sont semblables: chez l'un et l'autre règne le capitalisme moderne et son complément, le laissez-faire, que les événements se chargent actuellement de transformer; — donc, concentration financière, et comme conséquence logique, concentration urbaine. L'on se renseigne, étudie, surveille réciproquement: New Deal de Roosevelt et de Bennett, syndicats internationaux, politique du blé, commissions des prix et du commerce, comités du rationnement . . . Même charte constitutionnelle: tendance démocratique, régime fédéral, avec Cour suprême, deux Chambres. Au point de vue culturel: l'américanisme nous guette de tous côtés; je réfère ici à ce qu'a écrit sur ce sujet M. Montpetit. Dans la guerre actuelle: même réaction contre le danger et besoin d'une défense continentale commune, nécessaire dans une guerre totale.

Il existe aussi des différences profondes. Par exemple, dans les chiffres de la population et des revenus. Malgré cette constatation, le Canada demeure pour les États-Unis un allié précieux, et pour plusieurs raisons. Il est la cinquième ou sixième puissance commerciale du monde. Membre du Commonwealth britannique, cela lui donne, en plus de lourdes obligations, une importance diplomatique considérable. Le Canada agit comme un intermédiaire entre les deux groupes anglo-saxons. M. King l'a déclaré aux Communes canadiennes: «In the furtherance of this new world order, Canada, in liaison between the British Commonwealth and the United States, is fulfilling a manifest destiny». De plus, notre pays est le principal client des États-Unis, qui, de leur côté, ont investi chez nous d'énormes capitaux. «For where your treasure is, there will your heart be also».

Plus que les Américains, nous sommes dépendants de l'étranger au point de vue économique: nous devons exporter 30% de toute notre production, 80% de nos exportations vont à l'Angleterre et aux États-Unis. Notre politique est donc conditionnée par nos relations économiques avec ces deux États mondiaux. Il serait important pour nous d'étendre le nombre de nos marchés si nous voulions élargir notre autonomie, autrement nous demeurons à la merci des fluctuations économiques qui pourraient se produire chez nos acheteurs. En 1940, notre balance commerciale avec les États-Unis nous était défavorable, mais par l'entente de Hyde Park, du mois d'avril 1941, les États-Unis se sont engagés à acheter assez de produits canadiens pour permettre au Canada de payer ses importations essentielles des États-Unis. Sans cette entente, nous devenions tributaires des États-Unis, à mesure que nos exportations vers l'Angleterre augmentaient.(1) D'autres ententes ont aussi été conclues, dont la plus importante est sans doute celle qui tend à coordonner la production de guerre et l'exploitation des matières premières. Le Canada a été appelé à siéger dans cette commission sur un pied d'égalité avec les autres membres. On a aussi échangé des notes qui visent à la solution des problèmes de l'après-guerre.

Il n'y a pas seulement sur le plan économique que les événements nous auront rapproché des États-Unis. Une entente militaire a été conclue à Ogdensburg, le 17 août 1940: les États-Unis et le Canada ont signé un pacte de défense conjointe et ont établi une commission permanente chargée de la défense de l'Amérique du Nord. Déjà, des réalisations concrètes ont marqué l'utilité de cette commission.

Des deux côtés de la frontière, l'on sent une volonté de collaboration intéressante; nous voudrions qu'elle soit pour nous aussi avantageuse qu'elle l'est sans doute pour nos puissants voisins. La fable du Loup et de l'Agneau se renouvellera-t-elle? Faut-il croire dans le «good neighbour policy», institué il y a une décennie par les Américains? Cette politique a pourtant apporté jusqu'à maintenant des résultats heureux pour les deux Amériques, bien qu'il reste encore beaucoup de projets à exécuter, d'erreurs à corriger. S'il est impossible de croire à une politique de coopération véritable entre les États, celle qui devrait animer les hommes dans l'après-guerre, aussi bien nous résigner dès maintenant à prêcher la faillite de notre civilisation.

Les problèmes d'après-guerre demanderont des solutions continentales, comme le désirent les hommes qui se préparent à apporter au Canada et aux États-Unis une paix durable. Dans ce but, l'on invoquera certainement le besoin d'une centralisation essentielle à Ottawa, à nous, dès maintenant, de veiller à la protection de nos droits et de notre héritage particulier, à nous de retenir les leviers de notre destinée.

(1) Cette remarque est de M. F. R. Scott, qui sur ce sujet des relations canado-américaines, a écrit une brochure intéressante: «Canada and the United States».

BILLET DE LA SEMAINE

RECONNAISSANCE

L'autre jour, j'ai découvert dans Larousse un mot bien français épilé r.e.c.o.n.n.a.i.s.s.a.n.c.e et qui désigne, paraît-il, un sentiment d'appréciation éprouvé par une personne à l'endroit d'une autre personne lui ayant rendu un bienfait, mérité ou non. Intéressée par ce fait, j'ai poussé plus avant mes recherches et j'ai trouvé que ce sentiment très joli, au temps où il existait, se manifestait de diverses façons. Un petit mot de cinq lettres, pas du tout cabalistique et pourtant depuis belle lurette oublié: «merci», en était alors l'expression la plus simple et la plus couramment employée. Un sourire, un regard, une poignée de mains, un souvenir fidèle, un service rendu à l'occasion, la mémoire du cœur, surtout, étaient les témoignages plus ou moins immédiats rendus aux débiteurs. Oh! comme les gens devaient être heureux à cette époque merveilleuse où de telles coutumes avaient cours! . . . Nul doute, ces usages doivent remonter très loin dans les siècles antiques, sur une terre qui conservait encore un air de paradis et où devaient déambuler des espèces d'anges ou de surhommes! . . .

Car nous, en notre ère de très raffinée civilisation, nous est-il jamais donné d'entendre ou de voir pareilles choses? . . . Quelques rares phénomènes, probablement personnes d'un autre âge oubliées sur notre planète, manifestent parfois timidement des vestiges de cette qualité jadis attribuée à l'homme. Mais d'ordinaire, montrés du doigt, moqués, ridiculisés par les gens d'esprit qui les entourent, ils ont tôt fait de refouler leurs élans et se contentent d'entretenir secrètement en leur âme, une petite flamme toute vacillante de gratitude. . . .

C'est qu'aujourd'hui les gens sont débrouillards. Les gens sont . . . d'affaires. Tout ce qui vient d'autrui est dû, c'est loi. Les mots «dons» et «bienfaits» sont rayés du vocabulaire avec tous ceux qu'ils pourraient ou . . . devraient entraîner. Quant aux faveurs, aux choses demandées, une fois qu'on les a obtenues — ce doit être pathologique — on oublie prestement et les personnes qui les ont accordées et les circonstances qui ont concouru à leur obtention. Même s'il y eut démarches répétées, sourires mielleux, trop belles paroles accompagnées de clignement d'yeux — car les yeux humains ne s'habitueront jamais à mentir! — approches, ficelles, intrigues, tout disparaît dans une brume nébuleuse d'où émerge seulement la fatuité d'avoir réussi TOUT SEUL, et le désir impérieux d'aller toujours de l'avant sur la route du succès.

Et alors, malgré toute notre civilisation, il arrive que les enfants, peut-être parce qu'ils n'ont pas été élevés dans ce sens, ne savent plus dire merci à leurs parents. Adolescents, ils ne savent plus reconnaître les sacrifices consentis à leur égard, et hommes, ils ne savent plus donner des preuves tangibles, pécuniaires ou autres selon le cas, d'une reconnaissance tout au moins de bon aloi. Les élèves ne se sentent plus nullement obligés envers leurs éducateurs qu'ils considèrent comme des espèces de robots d'où s'échappe à heure régulière un enseignement plus ou moins agréable pour lequel ils ne manifestent jamais la moindre parcelle de gratitude. Les employeurs pensent très rarement à remercier leurs employés autrement que par la rémunération monétaire, et ceux-ci n'ont pas la moindre idée qu'ils doivent quand même à ceux-là leur situation et leur pain. Il existe de moins en moins de personnes capables de se graver bien au cœur un bienfait reçu et, à l'occasion, d'en souligner la mémoire par un service opportun. Et puis, y a-t-il vraiment beaucoup d'amis très sincères dans leur reconnaissance à l'égard des amis? . . .

Et pourtant, il serait si facile de faire refleurir sur la terre cet âge d'or de la reconnaissance. Aujourd'hui qu'on dépense tant de salive et d'encre à parler d'après-guerre, de reconstruction, de re-modernisation, pourquoi ne nous emploierions-nous pas à nous rebâtir chacun, individuellement d'abord? Et la reconnaissance pourrait être un des premiers articles au programme. Car ce sentiment qui, pris isolément, a l'air d'une toute petite chose, peut répercuter de façon formidable sur la société. Imaginez que chacun se souvienne de tout ce qu'il doit à tous, qu'à l'occasion, il le rappelle aimablement à ses bienfaiteurs, qu'il s'efforce, si cela lui est possible, de prouver sa gratitude par des faveurs en retour, imaginez alors quels prodiges s'opéreraient! Que de sourires heureux! Que de mines joyeuses qui étaient jadis renfrognées! que de cœurs dilatés tout prêts à donner encore! que de délicatesses engendrées! que de justice! que de charité enfin, car les vertus sont à ce point connexes qu'en pratiquer une véritablement, c'est adopter toute une série de bonnes habitudes. . . .

Souhaitons donc que le mot RECONNAISSANCE reprenne sa place dans nos vies, le mot MERCI sur nos lèvres, afin que s'inscrive partout en nous et autour de nous le mot magique de BONHEUR!

LUCE



L'OEIL de CARABIN

MORE CRACK-POT FRENZY!

En lisant la "Gazette" du 19 février je fus quasiment pris du coup-de-pompe.

Ceux, parmi vous, qui êtes lecteurs du malhonnête journal de la rue S.-Antoine avez sans doute remarqué qu'il serait difficile pour un quotidien de souhaiter un visage plus américanisé que celui de la "Gazette". Des chroniques régulières les plus lues jusqu'aux "cartoons" et "comic strips" tout est américain. Mais si les traits du visage sont américains, l'âme de la "Gazette" — si tant est que les capitalistes ont une âme — est irrévocablement "British" et impérialiste, "British to the core" comme ils disent.

Toujours nous avions cru qu'à la "Gazette" la haine de ce qui n'était pas "British" était la haine la plus savourée. Croyez-le ou pas: nous nous trompions. Leur *delenda est* c'est le Canada-français. La haine de ce qui est canadien-français l'emporte même sur celle de l'anti-Britishism". C'est leur haine suprême.

A preuve, le texte qui suit. Il est reproduit du "Vancouver News-Herald". La "Gazette" lui fit place en page éditoriale. Son auteur est Elmore Crack-pot alias Elmore Philpott. Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'individu, faisons ces présentations. Il s'agit d'un publiciste ou plus exactement d'un commis-voyageur en théories politiques doublé, au surplus, d'un imbécile. Notre illuminé se fit connaître, atteignit même une certaine célébrité, au temps du plébiscite. Son truc: une grande croisade de discours *a mari usque ad mare*. Ce chevalier errant, ce nouveau Don Quichotte d'outre-Manche, était accompagné dans son pèlerinage vers Utopia d'un cavalier servant, grotesque Pança: un certain Hertel Larocque. Celui-ci serait un ancien secrétaire de Camillien Houde, ce qui nous garantit, tout de suite, le sérieux de l'affaire et des observations rapportées.

Voici donc, sans plus tarder, les impressions du confrère Elmore sur les résultats du plébiscite. Lisez-les, en ayant toujours présente à l'esprit cette prétention des Anglo-Saxons qu'ils sont la race la plus imbue de tolérance qui se puisse trouver sur terre:

Where Le Devoir and the parochial minded French-Canadian isolationists make their great mistake is as follows: They are as ignorant of or indifferent to the steady mounting resentment against French-Canada in the rest of this country as they are to the real issues at stake in this war.

What they have overlooked is this. It may be possible for a well organized French-Canadian political bloc so to wave the club of an organized threat to the government at Ottawa that that government will not do what the great majority of the electors asked it to do in the plebiscite of last year. It may be that the craven government will even continue to ignore the fact that tens of thousands of French-Canadians simply ignore their call-up notices even for home service conscription.

It may be in brief that French-Canada can make a farce of the Canadian constitution as it now

exists. For that constitution does not recognize the state of affairs when a French-Canadian vote outweighs three ballots cast by English-speaking Canadians. But what those like Le Devoir never seem to understand is the probable consequences of the success of their own campaigns of political blackmail.

They do not seem to understand that if the great mass of the Canadian people once become convinced that the Canadian constitution as it now stand is unworkable, that they will set about writing a new constitution; or in taking other political steps to cut through the entanglements of never-ending internal deadlock.

It might pay those who share the view of Le Devoir to study the history of some other democracies. It might pay Le Devoir to consider the implications of the meaning of the old school-boy riddle: "What happens when an irresistible force meets an immovable object?"

The answer of course is that "something busts."

What will bust if the artificially maintained deadlock persists will be the present Canadian constitution. One can only guess at the conditions which might surround the writing of a new Canadian constitution after a war in which the English-speaking majority was overwhelmingly and fervently convinced that it had been hamstrung hampered and hindered at every turn by an unsympathetic minority at home.

But one need not guess about some of the outcome of such a national turning point. If the majority was unanimously convinced (and Le Devoir must know that it is) that the French-Canadian minority is overstepping the mark, which preserves its special position in Canada, that majority might well sweep away minority rights with minority abuses.

In plain words a militant English-speaking Canadian majority might decide to write a constitution in which but one official language was recognized; in which no church maintained any specially privileged position in Quebec or elsewhere; in which there was one public school system from coast to coast; and one code of law everywhere.

Another possibility might be that THE ENGLISH-SPEAKING MAJORITY at long last would give up the long struggle to achieve a workable relationship between the two major groups in Canada; and WOULD DECIDE TO MOVE FOR OUTRIGHT INCORPORATION IN THE UNITED STATES.

That of course might superficially seem to offer the French-Canadian isolationists the utmost goal of their hopes. They might wrongly imagine that if such a thing happened they would be left to set up in Quebec a semi-fascist clerical-dominated state on the banks of the St. Lawrence.

There could be no greater misconception. If English-speaking Canadians ever decide to cry quits on the nation-building attempt—if they decide to apply for admission to the American Union they will take good care to do so for all Canada and not just for any part.

Perhaps then the French Canadians who live north of the Maine border, might conclude that conscription plus what they had under the British North America Act was somewhat better than conscription plus what they would get under the American constitution.

Que nos compatriotes anglo-saxons ne s'occupent-ils moins du rationnement de la bière et de la vertu de tempérance pour s'intéresser un peu plus à la vertu de tolérance?

Devant ce fait de notre permanence, je propose à mes compatriotes anglo-saxons qui sont plus réalistes que M. Philpott une autre solution. Elle m'est fournie par M. John Grierson du Service fédéral de l'Information qui nous dit:

"Up in Canada, we have an internal problem which is sometimes stupidly referred to as the 'problem of French Quebec' (...). Our Anglo-Saxon minority, which is no greater than the French one but possesses that degree of mes-

sianic self-certainty which seems to be inseparable from the Teuton peoples, talks loosely of the French-Canadian Problem; the problem of course being simply that the Frenchman will not speak or think or believe like the Anglo-Saxon. For my part I think the problem is an Anglo-Saxon problem rather than a French one. The French learn to speak English; they go to great lengths to understand the Anglo-Saxon viewpoint, but you may take it that the last thing we Anglo-Saxon Canadians do is to return the compliment (...). We take what we can from French Canada but, in the last resort we give it little in return. So elect do we feel as Anglo-Saxons, that we do not think to do so. It is a basic weakness in our character and attitude and among all those who have fallen under our influence; and it would be the greatest possible contribution to international understanding if we would only set ourselves still more busily to unlearning it."

Fierre VAILLANCOURT

IGNORANCE OU DEPIT?

MacLean's, Toronto, 1er mars:

Voici en quels termes l'écrivain Stephen Leacock s'extasie sur notre Université: "Look at the abiding beauty of University College, Toronto, its spacious campus and woodland, all made from a flat piece of ground and a rivulet running in a hollow. Compare that with the sprawling hideousness of the new Université de Montréal to which was granted some two millions dollars to disfigure as grand a site as ever a college received, the northern face of the Montreal mountain looking out over the Laurentians, clear to heaven. They haven't even faced it the right way."

M. Leacock, ce jugement peu flatteur est-il le fruit d'une parfaite ignorance de l'architecture? Sinon, vous déplorez probablement que l'Université de Toronto ne soit pas l'Université de Montréal, et ceci, en l'affirmant sous forme de dépit amer.

J.-F. PARENT

UN MOT DE M. WILLKIE

Le financier-politicien américain prononçait récemment une parole, que rapportait un quotidien local, qui devrait figurer en quotidienne exergue à la "Gazette", dont on aurait souhaité voir tout le monde imbu lors des événements du plébiscite et du procès Chaloult, par exemple, et qui d'ailleurs confond l'un de ces illogismes dont s'accommodent si bien nos respectables compatriotes de britannique origine:

Saint-Louis Missouri (B.U.P.) — Hier soir M. Wendell-L. Willkie candidat républicain à l'élection présidentielle de 1940 a prononcé un radio-discours pour ouvrir une campagne de souscription de \$2 millions à la Croix-Rouge. Il y a défendu la liberté de parole dans les termes suivants: "Ceux qui voudraient faire taire ou injurier tout citoyen patriotique, quelque éloigné que soient ses vues de celles de la majorité comprennent très mal l'essence même de la liberté que nous défendons."

DU FRANCAIS A TORONTO

L'Université de Toronto compte un "Club de français" qui, à en juger par ce qu'en rapporte assez souvent le *Varsity*, nous paraît remarquablement actif. A noter qu'il s'agit là surtout d'étudiants de langue anglaise, qu'intéressent la langue et la culture française.

FRENCH CLUB TO PRESENT "ALTITUDE 3,200" SAT.

The University College French Club will present "Altitude 3,200" by Julien Luchaire as their annual full-length dramatic production Saturday evening at 8.30 p.m. in the Women's Union.

The play written six years ago, concerns a group of 13 young people isolated from the world by an Alpine landslide and their differences of ideals, morals, politics and religion.

"Altitude 3,200" is under the direction of R. D. C. Finch and Miss I. G. Balthazard of the University College French Department. Seats for the performance have been entirely sold out.

AUTRES DÉPARTS

Le nombre des malheureux que le salut de la civilisation retire des universités canadiennes s'accroît toujours. 164 viennent de plier bagages à l'Université de Saskatchewan, tandis que le nombre total de nos infortunés confrères s'élève à 872, comme le révèle le "Silhouette". On lira avec intérêt le détail par facultés des laissés pour compte.

Saskatoon Feb. 7. — (C.U.P.) — 164 students from the University of Saskatchewan have been reported to the Divisional Registrar for Selective Service. These results were released by a committee of the Faculty upon completion of mid-term exam results. Lt.-Col. Rexford D.O.C. sat with the committee.

65 of the reported students were from Engineering, 48 from Arts, 14 from Regina College, and 27 from Pharmacy. 14 of the flunkies had left already, as well as 59 enlistees since the beginning of December. The total loss to the student membership is 213.

The reported students will not be asked to leave college immediately, but have forfeited the privilege of deferment and may enlist in any branch of the service. All of the students included in the list will not be included into the army upon receipt of their call up notices. Students such as farmers who are deemed essential in their work by Selective Service will be allowed to remain.

This brings the total number of students reported to Selective Service to 872. Of the 12 colleges involved McGill has contributed 66 to the aggregate or less than one twelfth although McGill is the second largest university in Canada.

L'AFFAIRE DU MCGILL DAILY

Elle commence de susciter des commentaires dans la presse universitaire. Voici, sans commentaires, un extrait saillant d'un éditorial du *Varsity*, l'organe des étudiants de l'Université de Toronto, à cet effet:

When a copy of Friday's issue of The Daily arrived the following day, it did not require minute examination to decide that McGill University authorities had exercised excellent judgment in taking rapid and vigorous steps to halt publication. The "Commerce Issue" is undoubtedly in extremely poor taste. Its fake news stories are in some cases suggestive; very few are in the least amusing. It was a very bad joke indeed.

But it is worse than a mere bad joke. It is a damaging blow to the reputation for integrity of every college newspaper in Canada. Our publications serve in large measure as a liaison between the universities and the metropolitan press and general public. They are read by parents and advertisers; they are frequently quoted by the major newspapers. At any time—but especially in days when general sentiment is certainly not unanimously friendly towards universities—the collegiate press should be vigilant to uphold its journalistic honour. And also surely in common decency to their regular readers, collegiate newspapers should refrain from the dissemination of filth.

UNE DOUCE CHANSON

Pour vous, Y.

Je me sens le goût,
et peut-être aussi la faculté,
de tenter
quelque chose que l'on a toujours dit irréalisable,
et que je sais tel:—
impossible... à tout, sauf aux miracles de l'amour...

Je voudrais
écrire une chanson, faite de mots,
qui pourtant
serait aussi douce que la douceur —
l'authentique douceur,
celle qui ne s'exprime... mais est riche de présence invisible...

Si j'étais philologue
je ferais d'abord l'inventaire de tous les mots de chaque langue,
et en choisirais —
non pas les plus beaux, ou les plus courts,
mais bien ceux que l'on entend à peine,
et qui font un bruit d'infini comme le silencieux départ d'une âme...

Puis, je joindrais
tous ces mots, avec des liaisons créant des rythmes,
et des élisions
qui enchaîneraient le tout à l'idée unique —
comme des amis
qui joignent les mains — et ainsi, leurs vies...

Ma chanson serait de trois strophes,
mais elle serait rendue sans interruption,
d'un seul souffle, —
car tout ce qui est de l'amour
exige une continuité
sévère — presque un mouvement d'horloge...

J'imagine
que si je réussissais (je n'ai pourtant pas d'illusions là-dessus...) on aurait l'impression,
à m'entendre,
d'être à l'écoute
d'un cœur à qui des lèvres ont été données...

Oh! je n'aurais pas besoin
d'accompagnement, — pas même de violon
en coulisse...
Rien que les mots, et l'atmosphère
créée par leur dire, édifieraient le plateau
et prendraient place de l'orchestre...

Elle...
— ce serait mon premier mot —
puis, attentif au mouvement de ses paupières,
bientôt j'oserais dire à la forme blanche
qui m'écoute:
Vous!... c'est vous qui êtes elle...

De moi,
je parlerais très peu —
d'ailleurs qu'aurais-je à dire?...
Mon histoire, c'est toujours: rien que vous... l'ex-elle...
Je lui dirais: Voyez, je vous aime,
et tout mon être en est le témoin, le martyr...

Puis j'évoquerais,
d'un pinceau tremblant ceux que nous serions,
nous deux — moi et moi...
et je veux croire qu'alors lui apparaîtrait
le tendre emportement qu'est l'amour,
et son grave sourire me répondrait: oui... sans fin...

Et notre vie toute
ne serait
que l'harmonieux prolongement
de ma tentative — sa réalisation
nos deux corps n'auraient plus
qu'une seule voix...

ma plus douce chanson...
... est une romance sans paroles, — et le demeure —
et c'est de mes yeux,
lèvres de mon âme que vous l'entendrez,
demain, aujourd'hui, quand vous voudrez, mon amour. —
— et encore c'est rien qu'à votre âme à vous, qu'il est donné
de brancher sur cette longueur d'ondes...

Mais quand vous êtes là, pour vrai,
toute la tendresse qui réside en moi, toute,
m'afflue à la bouche,
et mon cœur amène à mes lèvres des mots d'amour,
ne viendrez-vous pas de la présence des vôtres,
accepter ces aveux, et répondre de même...

JAC

FORMES DE GOUVERNEMENT...

- Socialisme — Vous avez deux vaches — vous en donnez une au voisin.
- Communisme — Vous avez deux vaches — vous donnez les deux vaches au gouvernement qui vous donne une partie du lait.
- Fascisme — Vous avez deux vaches — vous gardez les deux vaches dont vous donnez le lait au gouvernement qui vous permet d'en racheter une partie.
- New Deal américain — Vous avez deux vaches — le gouvernement tue une vache — achète le lait de l'autre vache qu'il jette à l'égout.
- Nazisme — Vous avez deux vaches — le gouvernement vous tue et prend les vaches — vend le lait.
- Capitalisme — Vous avez deux vaches — vous en vendez une et achetez un taureau.
- Crédit social — Vous tuez le taureau.
- (Nouvelles - Canadian Vickers)

Re: SAGESSES

Rectification: la semaine dernière il fallait lire en deuxième colonne:

"Les vraies valeurs..." et non: les vraies couleurs. Le Sage ne tient pas du tout à passer pour plus baroque qu'il n'est. Et il ne veut pas être rangé parmi ceux que notre collaborateur Pierre Vaillancourt fustigeait ici même ces dernières semaines. Nos lecteurs auront-ils tôt fait de rectifier d'eux-mêmes d'après le contexte? De toute façon on risque si facilement d'être mal interprété qu'un peu de prudence n'est pas de trop.

G. P.

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

INSTITUTION

CANADIENNE-FRANÇAISE

LABORATOIRE NADEAU

LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

La Vie Universitaire

FÉDÉRATION CANADIENNE DES UNIVERSITAIRES CATHOLIQUES

Du nouveau? ... Du vieux? ... Du vieux et du nouveau. La Fédération Canadienne des Universitaires Catholiques (F.C.U.C.) existe depuis 1935. Elle a donc vécu huit ans et ce n'est pas peu dire.

Chose curieuse, il existe un bon nombre d'étudiants qui l'ignorent totalement. La raison, c'est que la F.C.U.C. ne s'est jamais recrutée sur une base numérique. Elle n'y tient pas non plus. Cependant, elle ne peut refuser d'admettre dans ses cadres ceux qui sont dignes d'y accéder. C'est pourquoi tous les étudiants sans distinction, ont droit de connaître cet organisme fondé pour eux.

Qui ne se rappelle avec un souvenir bien vivant la semaine d'étude canado-américaine tenue au Canada en 1940 sous les auspices de Pax Romana. Cette manifestation publique de caractère international donna à notre Fédération une envergure extraordinaire sur le plan international. Et si la guerre interrompit momentanément nos relations avec les fédérations des autres pays, il faut espérer qu'elles renaîtront avec la paix.

Pax Romana est une Confédération des fédérations universitaires catholiques des différents pays. Notre Fédération lui fut affiliée lors du congrès international tenu en Tchécoslovaquie en 1936.

La F.C.U.C. dont le Secrétariat général est établi à l'Université Laval, réunit les divers groupes universitaires catholiques du Canada français. Ce Secrétariat est un point de ralliement, en même temps qu'un foyer de vie et de rayonnement pour tous les centres fédérés.

L'objet de la F.C.U.C. est de s'occuper activement de tous les problèmes qui surgissent dans la vie universitaire. Ces problèmes sont nombreux et découlent de sources variées. Dans la Fédération, l'exécutif s'emploie à leur solution directe tandis que l'ensemble des membres étudient les causes qui les font naître et les remèdes qu'ils nécessitent.

On admettra facilement que le concours de tous les étudiants facilitera la tâche de la Fédération. On est donc prié de prêter une oreille attentive aux directives qui émaneront de la Fédération en vue du bien commun. Nous signalerons à l'occasion sur quels points les étudiants doivent diriger leur activité.

Un mouvement de masse, dirigé par une élite compétente, voilà qui peut produire d'heureux effets.

La Fédération entend s'occuper de tous nos problèmes, qu'ils soient d'ordre intellectuel, moral, social ou économique.

Nous n'entrerons pas dans les détails aujourd'hui. Il nous suffira d'insister sur l'importance d'étudier nos propres affaires.

Toutes les classes de la société possèdent leurs organisations, leurs équipes d'études, qui veillent sur les intérêts de la classe. L'expérience a démontré le bien fondé de ces organisations. Les résultats obtenus font preuve que dans toutes les classes il y a un progrès sensible, tendant vers la perfection du tout et de la partie, soit: la perfection du groupe et de l'individu. Le respect de la personne, la force de l'union, la compétence de l'individu, la conscience professionnelle, la répartition plus équitable du bien-être social font preuve non certes d'une perfection consommée, mais assurément d'un progrès incontestable vers l'établissement d'un ordre social plus parfait.

Et si toutes les classes de la société trouvent des avantages appréciables dans leur perfectionnement, pouvons-nous douter du profit que nous y gagnerons nous-mêmes?

Qui oserait affirmer que nous avons atteint le maximum de rendement? Quel est celui d'entre nous qui ne souhaite une amélioration quelconque dans sa condition? L'étudiant de 1943 n'a-t-il rien à désirer pour le développement en plénitude de ses facultés? Celui qui aspire à la réalisation d'un idéal élevé ne rencontre-t-il pas des difficultés quasi insurmontables en ce temps de bouleversement social?

Difficultés d'ordre économique; difficultés d'ordre intellectuel, soit; mais difficultés d'ordre moral aussi. Et c'est là un point qui n'est pas à négliger.

Combien d'étudiants ont quitté le séminaire ou le collège remplis de pieuses émotions, épris d'un idéal de beauté et qui, après quelques mois peut-être, sont tombés dans une décadence morale quasi inexplicable. Là encore il y a des problèmes dont la solution s'avère opportune.

Bref, la Fédération apportera à l'étudiant un support merveilleux pour l'aider dans ses difficultés de toutes sortes et au groupe, à la classe universitaire, un rayonnement dont la lumière bienfaisante se projettera sur les autres classes de la société pour les vivifier et les harmoniser dans cet ordre social nouveau, soleil qui luira aux jours de demain.

particulier. Car les images suscitent à l'esprit des jeunes des paysages, des personnages, des animaux et des objets inanimés qui déjà hantent les cerveaux des plus petits. Au moment où ceux-ci ont reçu les premières lueurs de l'intelligence, ce sont ces paysages, ces personnes, ces animaux et ces choses qui les ont impressionnés. C'est pourquoi ils donnent leurs préférences à ces beaux ouvrages canadiens.

Parmi les magnifiques publications dues aux auteurs et aux artistes canadiens, les parents et les enfants ont une véritable prédilection pour TON UNIVERS, dont les textes et les photos sont de M. l'abbé Albert Tessier.

Un autre album du même auteur vient de paraître et s'adresse aux grands comme aux petits. Il s'agit de FEMMES DE MAISON DÉPARILLÉES, qui vient à temps magnifier le rôle de la mère canadienne.

On se sentira aussi vivement attiré par les CINQ PETITS ENFANTS de Mme Jeanne l'Archevêque-Duguay et de M. Rodolphe Duguay: 14 beaux dessins en couleurs accompagnés d'autant de textes savoureux.

Aux personnes plus âgées, nous conseillons OFFRANDE, des mêmes auteurs; de beaux poèmes d'une incomparable noblesse d'inspiration accompagnés de bois gravés.

Enfin PETITS POÈMES DOMESTIQUES, de Mme Alberte Langlais-Campagna. On n'a qu'à choisir parmi ces titres; on peut être assuré de ne pas faire erreur.

AU PLATEAU LE 19 MARS

"DISCRETION, VERTU FEMININE OU MASCULINE"

Ce débat fait partie de la série des quatre prévus par les billets de saison.

DEBAT MIXTE QUÉBEC MONTRÉAL

CHEZ NOS ÉDITEURS

Nous publions, cette semaine, notre quatrième liste de livres édités au Canada français. Signalons que la maison Pony, dont nous nous occupons cette fois, offre au public, par l'entremise de sa librairie, des volumes provenant des éditeurs canadiens ou américains. Cependant elle possède, en plus, un service d'édition qui nous a valu plusieurs beaux

livres parus à l'enseigne des meilleurs éditeurs de France et réimprimés, chez nous, par ses soins. Il est bien entendu qu'il ne s'agit, ici, que de cette dernière catégorie de volumes puisque nous ne voulons nous intéresser qu'aux seuls progrès de l'édition proprement dite.

Pierre VAILLANCOURT

ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE PONY

Romans, Nouvelles, Oeuvres littéraires:

Paul Mousset..... "Quand le temps travaillait pour nous". (Récit de guerre).
Henri Ghéon..... "La Jambé Noire". (Roman).
Henry Bordeaux..... "La Sonate au Clair de Lune". (Roman).

Albert Giuliani..... "Les Berceaux Tragiques". (Roman).
Colette..... "Julie de Carnailhan". (Roman).
Daniel-Rops..... "L'Ombre de la Douleur". (Roman).
Léon Daudet..... "Quand vivait mon père". (Souvenirs).

Colette Henri-Ardel..... "Pêcheuse d'Ames". (Roman).
Jean Ray..... "Le Japon, grande puissance moderne". (Ouvrage documentaire).

Daniel Halevy..... "Péguy et les Cahiers de la Quinzaine". (Biographie).

Pierre Benoit..... "Le Désert de Gobi". (Roman).
René Benjamin..... "Le Printemps Tragique". (Roman).
François Mauriac..... "La Pharisiennne". (Roman).
Hermann Rauschnig..... "Hitler m'a dit". (Documentaire).

Divers:
A.-M. Legendre..... "Eléments de Géométrie".
En collaboration..... "Initiation à la Musique". Editions du Tambourinaire.

Madame Athena..... "La Dernière Clef des Songes".

Collection Paul C. Jagot:
"Le Pouvoir de la Volonté".
"Méthode pour acquérir la maîtrise de soi-même".
"Méthode pour développer la mémoire".
"La Timidité Vaincue".
"L'éducation de la parole".

Note: Tous ces ouvrages ont paru, en France, durant la période 1941-42.

JOURNÉES PAN-LATINES

Aujourd'hui même, s'ouvrira au Cercle Universitaire, les Journées d'Amérique Latine.

Organisées par l'Union Culturelle des Latins d'Amérique, ces Journées ont obtenu la participation de personnages éminents du Canada français. Les universitaires auront un rôle de premier ordre à jouer dans ces assises destinées à développer les relations entre notre pays et ceux d'Amérique latine.

Certains d'entre nous, les vétérans, se rappelleront la participation des étudiants de Montréal au congrès de Pax Romana, à Washington, alors que pour la première fois des universitaires de langue espagnole et de langue française découvrirent un idéal commun.

Depuis, est née l'Union Culturelle qui, en se basant sur les valeurs humaines, veut établir de solides relations avec l'Amérique latine. L'importance que prennent dans ce mouvement les universitaires, étudiants comme diplômés, est considérable.

Déjà quelques-uns ont eu l'occasion de se rendre en Amérique du Sud pour un congrès inter-américain d'étudiants catho-

liques. D'autres sans doute iront un jour dans ces pays où vit une population qui a tant de points communs avec nous.

Parmi les projets de l'Union Culturelle, les voyages à prix réduits en Amérique latine, les échanges d'étudiants et de professeurs nous intéressent d'une façon particulière. La guerre retarde un peu l'exécution de ces projets, qui s'accompliront un jour prochain.

C'est tout cela qu'il s'agira au cours des Journées d'Amérique latine. Un programme très vaste fournira aux intéressés des horizons nouveaux. Il y aura des conférenciers connus, dont François Hertel.

A la fin du Congrès, une exposition fera connaître l'Amérique latine et indiquera les efforts tentés pour le développement des relations inter-américaines.

Nous sommes convaincus que les étudiants de Montréal se joindront à ceux de Québec et d'Ottawa pour prendre la part active qui leur revient dans le succès des Journées d'Amérique Latine.

Latino de America

VENDREDI, 5 MARS

3 h. Ouverture
Réunion des comités
8 h. Ouverture de l'Exposition
Film et musique

SAMEDI, 6 MARS

10 h. Réunion des comités
1 h. Banquet
3 h. Rapports des comités
Vœux du Congrès
10 h. Bal

DIMANCHE, 7 MARS

Exposition ouverte toute la journée
Réunion spéciale pour les étudiants
Film et musique à 8 h.

N.B. Entrée libre à toutes les séances du Congrès.

NOUVELLES DU BLOC

Le Bloc Universitaire a repris ses activités. Le Comité de réorganisation élu à l'issue de la causerie de François Hertel à la Palestre Nationale, le 14 février, a organisé une Assemblée Générale pour le 28, au même endroit. La plupart de nos collèges classiques, de jeunes gens comme de jeunes filles, étaient représentés, de même que les diverses facultés universitaires.

Le nouveau Conseil régional élu pour cette année, comprend: Jean-Baptiste Boulanger, président; Pierre E. Trudeau, Jacques Lavigne, Guy Beaugard et Thérèse Deschênes.

Le Bloc Universitaire de Montréal, de Québec et d'Ottawa, doit participer au Congrès pan-latin. A cette occasion, les délégations des trois régions se rencontreront et décideront de la tenue du prochain Congrès national, qui doit se tenir à l'automne dans la métropole. La délégation de Montréal se compose de MM. J.-B. Boulanger et G. Beaugard et de Mlle Colette Fortier.

B. U.

"ILS SONT HEUREUX LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI"

Ils ne sont plus embarrassés comme autrefois pour offrir des cadeaux à leurs enfants. Toute une kyrielle de beaux albums illustrés, attrayants et instructifs, s'offrent à leur sollicitude.

Parmi ceux-ci, quelques-uns d'inspiration canadienne présentent un attrait

Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
2900, blvd Mont-Royal — EX. 1573

DIRECTION

Directeur: MAURICE BLAIS

RÉDACTION

Rédacteur en chef: GASTON POULIOT
Secrétaire de la rédaction:
JEAN-BAPTISTE BOULANGER

Rédacteurs:

GUY GENEST GEORGES DUFRESNE
PIERRE TRUDEAU MAURICE CHARTRAND
MAURICE RIEL FERNAND EGAN
GABRIEL MARCHAND MARCEL BLAIS
MARCEL CARON MARCEL THÉORET
JACQUES FONTAINE ROBERT GENEST
LUCILLE BLAIN
PAUL DAGENAIS-PÉRUSSE

Pour le théâtre: CHARLES DUMAS

ADMINISTRATION

Administrateur: GÉRARD ALLY

Le "Quartier Latin" n'est responsable que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR
LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTRÉAL

"FUMÉES"

L'auteur n'a pas eu la prétention de voir classer ses "Fumées" au rang de ces recueils de pensées qui passent à la postérité. C'est tout simplement, sans présomption, que Madame Chaput-Rolland s'est exercée à fixer ce que son sens d'observation lui a fait découvrir au hasard de ses lectures au milieu de ses amis. Elle a su donner à ses recueils une forme qui, si elle n'est pas neuve — loin de là — n'en dénote pas moins une tournure d'esprit dirigée vers les lettres.

Et si l'on songe que cette "toute jeune femme" s'est astreinte à affronter l'une des formes les plus difficiles de l'art d'écrire, il faut la louer, et de son courage, et de sa ferveur d'écrivain. Son premier livre est une promesse.





LES LIVRES

"SOURCES"

Un livre tout près de la nature. Si proche qu'il en garde une bonne odeur de terre mouillée et de foin mûr. Mais surtout un livre d'une pénétrante saveur humaine. La nature, mais celle de l'homme d'abord. La lente maturation de ce beau fruit qui sera la vie de Nicole domine et transcende le cycle triomphant des saisons québécoises. A elle seule Nicole apporte à «Sources» son poids de splendeur humaine. C'est à travers la sensibilité vibrante et souple de Nicole que le lecteur sera admis lui aussi aux sources. Dans le miroir de cette âme exubérante mais étrangement limpide, il lui sera permis de suivre le développement d'un beau et grand problème humain.

«Sources» représente le persévérant effort d'une âme humaine pour redonner à la vie un sens vrai, pour retrouver le secret perdu d'une vie féconde. Il dit le long cheminement de cette âme à la recherche des sources qui restaurent la joie et la splendeur dans la vie de l'homme. Il n'est pas exagéré de croire que la merveilleuse expérience de Nicole possède cette signification profonde, qu'elle s'appuie sur la nature universelle, l'élément vraie de l'homme. Pour expliquer la radieuse sérénité qui sera la récompense de Nicole lorsqu'elle aura retrouvé les sources, il faut la ramener à cette essentielle simplicité et pour cela la dépouiller des contingences et du fouillis des circonstances.

D'ailleurs, toutes les fois que M. Desrosiers nous permettra de lire directement dans l'âme même de son héroïne, il veillera à ce que cette âme rende un son extrêmement pur et dépouillé, perceptible à tout être humain. Léo-Paul Desrosiers met toute sa coquetterie d'homme du Québec et d'érudit à rendre la campagne québécoise qu'il décrit de façon magistrale fortement individualisée et exacte dans tous ses détails. Il lui plaît que l'on puisse dire: «cette flore est particulière au plateau laurentien» ou même: «cette qualité du sol est propre aux îles de Montréal». Mais il ne nous permettra pas d'ajouter aucun qualificatif indu à l'âme de sa Nicole. Ce souci «d'humaniser» constitue peut-être à mon sens le charme le plus prenant de ce beau livre. Il dénote chez l'auteur le respect du métier d'écrivain, une conscience exacte des exigences et de la noblesse d'un tel métier. La grandeur de l'écrivain vient de ce qu'il travaille sur de l'humain. C'est en tout cas un mérite assez rare dans un pays où le souci de «faire Québec» a trop souvent fait oublier qu'il fallait avant tout «faire humain».

Nicole est canadienne et française. Elle l'est par mille attaches profondes. Elle l'est par sa façon spontanée, inimitable, de réagir devant les aspects multiples du monde. Mais imaginez une Nicole suisse ou scandinave ou irlandaise: vous ne changerez rien à la plénitude de son âme.

Claude LUSSIER

«Sources» publié à Montréal. Par Léo-Paul Desrosiers.

EN MARGE DE LA FÊTE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

Le 7 mars 1274 mourait à Fossanova, en Italie, un des génies les plus profonds que l'humanité ait connus: saint Thomas d'Aquin. Philosophe et théologien, il a laissé une œuvre si puissante et si cohérente qu'elle a résisté victorieusement à tous les assauts et qu'elle a continué de grandir au milieu du fracas des autres systèmes philosophiques qui se heurtaient et croulaient après quelques jours de célébrité. Le thomisme, malgré son grand âge, plus de sept siècles, est resté jeune: jeune de tous les développements que lui ont apportés ses adeptes et il n'attend que des continuateurs pour livrer d'autres secrets grandioses que saint Thomas n'avait fait qu'entrevoir.

Tous ceux qui ont fait de la philosophie, tous ceux qui l'aiment, ne sauraient laisser passer le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, sans rendre hommage à ce puissant penseur, qui fut à la philosophie, ce que Lavoisier fut à la chimie.

Hélas! emportés par le tourbillon de la vie et lancés à la poursuite du pain quotidien, nous avons bien peu le temps de nous arrêter pour pénétrer dans le sanctuaire de la philosophie, cette musique sacrée des âmes pensantes, selon le mot de Renan. Il est même des gens qui, pétris de finance et de matérialité, se prennent à douter de la philosophie et deviennent sceptiques sur l'utilité de ces discussions métaphysiques, de ces thèses profondes, bâties laborieusement pour prouver des choses... des choses que l'on ne peut ni palper, ni évaluer, au livre des profits et pertes.

C'est Jacques Maritain qui leur répond en disant que le monde «a plus besoin de métaphysique que de philosophie», et il a raison.

La philosophie, en effet, c'est la grande maîtresse du monde et il suffit de feuilleter quelques bouquins d'histoire et de considérer les diverses philosophies qui la composent pour constater que le monde progresse ou recule selon qu'on lui propose des philosophies constructives ou destructives. Le monde actuel, d'ailleurs, n'en est-il pas une preuve éclatante?

En Allemagne, une philosophie est née dans le cerveau de Kant et de Hegel. Ces deux philosophes ont bâti sur des utopies une idéologie authentiquement allemande, «une symphonie à la Wagner de tous les leitmotiv allemands», comme disait le père Chagnon. Tant que cette philosophie est restée à l'état de concepts purement abstraits le monde n'en a pas senti le contre-coup, mais il a suffi qu'un homme veuille les concrétiser pour que le monde en soit bouleversé; c'est ainsi que la guerre actuelle est sortie de l'idéalisme d'Hegel et de sa théorie de l'homme-dieu.

Cet exemple pourrait se multiplier et à tel point, que faire l'histoire de la philosophie c'est faire l'histoire du monde et de ses soubresauts.

Est-ce à dire que nous devons pour autant condamner la philosophie? Quelques-uns inclinent à le croire. L'histoire de la philosophie présente, en effet, l'aspect d'un immense champ de bataille où l'on retrouve éparpillés des systèmes jadis célèbres, où, selon le mot du Père Gonzalez, les écoles naissent, grandissent, dominant, tombent et meurent; où les systèmes se lèvent et se précipitent les uns sur les autres avec une rapidité vertigineuse et un immense fracas.

Les philosophes ont fait des erreurs et des erreurs graves, soit, ils ont bâti à faux les systèmes les plus contradictoires, ils en sont arrivés à force d'erreurs aux conclusions les plus fantaisistes et plus d'un serait prêt à affirmer que l'histoire de la philosophie c'est l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Pour être plus justes, soyons moins catégoriques et disons, comme l'affirme le Père Gonzalez, que l'histoire de la philosophie c'est l'histoire des progrès de l'esprit humain et que, si les philosophes, selon le mot d'Alphonse Karr, «sont des hommes qui s'embourbent plus loin que les autres, mais qui s'embourbent plus profondément», au moins, en véritable chevaliers de la pensée, ils ont le courage d'avancer au risque de tomber en chemin.

Rappelons-nous également que chaque système philosophique de quelque envergure a laissé, même après sa destruction, des traces plus ou moins profondes de son passage, il a enrichi le monde des idées et préparé un terrain propice à l'éclosion d'idées nouvelles. Le Père Gonzalez, dans sa très intéressante histoire de la philosophie, écrit que les philosophes marchent les premiers, qu'ils affirment de nouveaux principes, de nouvelles maximes, qu'ils découvrent de nouveaux idéaux et trouvent de nouvelles routes. «Rappelons-nous que toute civilisation contient une philosophie» et que de toutes ces erreurs il reste quand même, après l'épuration apportée par le travail des siècles, un fonds de vérité très nécessaire. L'erreur n'est-elle pas la rançon du progrès?

Saluons donc saint Thomas d'Aquin, le fondateur du plus beau système philosophique que l'humanité ait connu.

Sachons bien que c'est chez lui que nous trouverons les grands principes du monde nouveau que nous voudrions voir sortir de cette guerre.

Pierre LAPORTE

SAGESSES

J'ai deux amis: le premier est un monstre de ponctualité, l'autre pas. Le premier m'embête plus souvent qu'autrement parce que je ne suis aussi ponctuel que lui. L'autre, j'apprécie de lui ces occasions qu'il me donne de mesurer mon amitié. Je lui permets des écarts de temps qu'en affaires je ne tolérerais pas...

La vie est une opération commerciale. Tout ce qui vous vient, quelles que soient les apparences, vous l'aurez à payer. Et il n'y a pas d'exception à cette règle, mais seulement des variantes dans le mode de paiement. Il est des joies, en effet, dont l'on est possédé un jour donné, mais que l'on ne paye que l'année suivante ou même quelques décades après. Il en est d'autres, par contre, que vous acquérez sans trop savoir quand l'existence vous les livrera: au lieu d'acheter à crédit, c'est du comptant par anticipation. D'autres enfin, parce qu'elles sont intimement entremêlées d'angoisse, portent avec elles la remise exigée, le prix d'achat.

Se sentir malheureux, qu'est-ce? Faire des dépôts à la banque de la Joie. Rien d'attristant là-dedans en définitive, puisque cette accumulation vous permettra de faire quelque jour des chèques d'envergure, des retraits hors de l'ordinaire. Tandis que vivre dans le bonheur, faut bien le dire à la fin, c'est rogner et ronger son capital, épuiser ses réserves.

Un bonheur sans mélange nous ruinerait en moins d'un mois, — c'est pour cela que l'amour apporte avec soi l'inquiétude, les craintes déraisonnables. C'est la façon à la vie de nous choyer plus longtemps: en dosant ainsi l'allégresse elle maintient le niveau entre le début et le crédit. Si rien ne devait s'ajouter à notre actif, nous n'aurions bientôt plus qu'un passif insolvable la vie durant.

Je suis un financier du cœur, c'est-à-dire que je me rassérène avec des calculs. Il pleut, j'ai froid, mal à la tête, désagréments — autant d'items réjouissants. Puisque voilà des bons qu'au Magasin l'on m'échangera pour du soleil, de la douce chaleur, de la quiétude, et de joyeuses surprises.

Il n'y a d'équilibre stable qu'en physique. Que ce ne nous empêche pourtant pas de tendre vers cet équilibre dans notre accomplissement: l'homme complet est celui qui n'a oublié de faire usage complet de toutes et chacune de ses facultés.

Mon âme, mon cœur, et mon esprit — tous trois ont des appétits. Et si l'un d'eux meurt de faim, ou d'indignité, la croissance des autres ne pourra que s'en ressentir. Le non-usage entraîne l'atro-

phie. Et il est infirme celui dont l'être spirituel n'est plus tripartite.

Mes forces d'élévation, mes forces d'amour, et celles de connaissance, je les incite à toutes les exigences. Je leur demande de me harceler de réclamations; et c'est justice, il me semble, que de distribuer son attention proportionnellement à ces trois maîtres despotiques.

Convenons que l'entière vie n'est qu'une journée. Vingt ans, ce serait cette heure après le réveil où l'organisme physique en même temps que le mécanisme intellectuel ont repris toute leur vigueur. Prêt à se mettre en branle, à entreprendre les conquêtes. Plans de campagne que l'on trace alors. Et l'on écrit sous le titre de «Matines» une page qui délimite ce que l'on entend faire de soi et de son temps. L'objectif ce devrait être de pouvoir écrire une autre page, celle-là à la veille de se retirer pour la nuit, sous le titre «Nocturne» et dont le texte serait comme suit: «Renvoi à mes désirs et souhaits que je formulais ce matin, — renvoi à tout ce que je me promettais et au monde de réaliser: substituer tout simplement au futur à l'employé le passé bien défini (qu'à tort la syntaxe nomme indéfini) dont je me suis conquis le droit d'user sans atteinte à la vérité.»

Matines: la journée est devant moi comme une page blanche, et à la remplir je m'appliquerai d'une écriture aimante et féconde. — Nocturne: cette page, je l'ai remplie.

La parfaite conformité n'est pas possible, parce que nos puissances d'imagination et de désir prennent le large plus facilement que nos capacités de réalisation. Mais ma prière est qu'au soir de cette journée de ma vie il n'y ait pas d'illustrée trop grande disproportion. Si l'absolue superposition ne se peut, du moins qu'il y ait pour Lui à voir une sensible proximité.

À défaut d'équivalence, rapprochement. Nous ne savons pas exactement ce qu'il peut bien vouloir de nous, — le plus sûr, c'est de tout donner; plein rendement.

Je n'attends aucun hommage, sauf un. Celui qu'alors je voudrai me rendre (et me voir par Lui rendu, et par elle-même) de n'avoir pas été plus petit que moi. Que m'importe des autres la grandeur, et ce qu'il y a de colossal chez mon voisin — tout ce que je demande c'est que ma taille suffise à combler ma niche. Mais, ça, jusque dans son moindre recoin.

Le SAGE

UN ROMAN D'AMOUR

"COEUR VAGABOND"

Voici l'histoire vécue d'une danseuse célèbre. Dans des pages vibrantes on découvre le cœur d'une femme slave, belle et étrange, au cœur vagabond.

Ce roman que viennent de publier Les Éditions Variétés, dévoile la mystérieuse aventure de Lassa, superbe danseuse qui naquit en Roumanie d'une mère juive, riche et avarice, et d'un père romainichel, aventurier et beau.

Dès son enfance, elle donna les signes d'une personnalité assez étrange. Mariée jeune, elle s'enfuit bientôt de la Russie pour aller tenter fortune à Paris. Mais elle ne trouve en France que déception et misère. Revenue en Russie, la chance commence à lui sourire, et, après quelques mois de dur travail, elle atteint enfin le succès.

Bientôt, c'est de nouveau Paris; mais cette fois, ce n'est plus la pauvre fille mal vêtue qui vient chercher fortune, c'est la vedette élégante que tous veulent admirer.

Artiste adulée, femme admirée, épouse aimée, Lassa demeure mystérieuse.

Son cœur trop sensible se heurte à toutes les rencontres. Dans son enfance une cartomancienne lui a dit: «Tu es sous le signe de l'Amour.» Et en effet, elle le sent, elle jouit et elle souffre de cet amour terrible. COEUR VAGABOND raconte une vie où l'amour, à tout moment, s'unit à la souffrance, à la tristesse et au drame.

Au cours de cette passionnante intrigue, vous ferez connaissance avec la Russie d'avant la Révolution et avec la Russie soviétique; vous vivrez les moments tragiques de cette Révolution qui a bouleversé l'Europe entière mais qui encore aujourd'hui nous est restée inconnue.

Emouvant, vrai, presque brutal, ce livre écrit en français par un écrivain russe, vous plaira et vous distraira.

(1) Un volume de 336 pages publié par Les Éditions Variétés. Prix \$1.25, par la poste \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal.



PORTEZ HAUT LE FLAMBEAU DE LA LIBERTÉ

UNE VASTE ARMÉE DE DEPOSANTS au Service de notre Pays

Nos clients ont plus d'un million de comptes de dépôts, grâce auxquels ils utilisent les services de la Banque pour protéger leurs économies et leurs réserves commerciales, payer leurs obligations et, de façon générale, financer leurs affaires.

La Banque est ainsi au service d'une grande armée de citoyens qui, eux-mêmes, servent le Canada d'une

multitude de façons qui tiennent à la fois de l'activité du temps de paix et du temps de guerre.

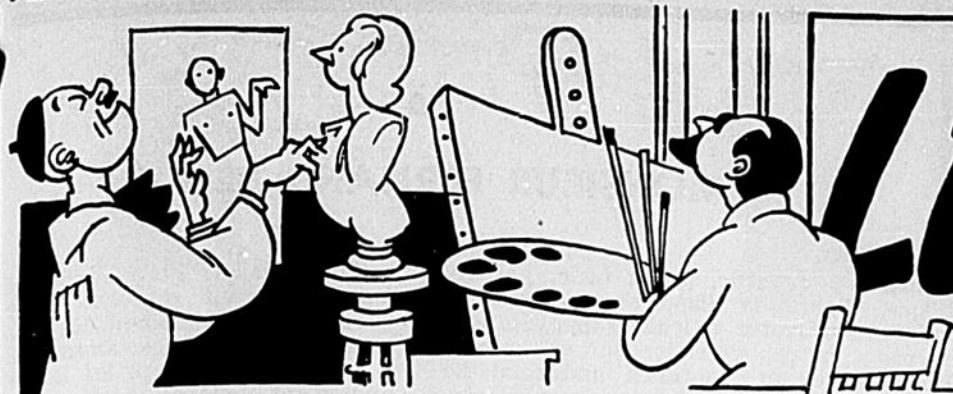
L'influence de ce groupe nombreux de citoyens capables et importants sur les destinées de notre pays est incalculable. La Banque est fière de les servir et de coopérer avec eux en leur fournissant le genre de service de banque dont chacun d'eux a besoin.

BANQUE DE MONTREAL

"Banque qui accueille bien les petits déposants"

Service de banque moderne et expérimenté... fruit de 125 années de fructueuses opérations

A161F



LES ARTS



Gazette Artistique

ANNE MAYRAND

LE 5 MARS, AU PLATEAU

AU PLATEAU.....	Witold Malcuzyński, pianiste le 5 mars
AU MONUMENT NATIONAL: LE TROISIÈME FRONT DU RIRE.....	du 5 au 25 mars
AU MONUMENT NATIONAL: LES VARIÉTÉS LYRIQUES.....	*«La Traviata» les 6, 7, 9 et 11 mars
AU CINÉMA ST-DENIS.....	«Un soir de réveillon» «Un homme en or» du 6 au 13 mars
AU THÉÂTRE ARCADE.....	«La surprise du divorce» d'Alexandre Bisson du 6 au 13 mars
AU MONT SAINT-LOUIS: LE PETIT SEPTUOR DE LA BONNE CHANSON.....	*le 9 mars
AU COLLÈGE STE-MARIE.....	«Les Perses» d'Eschyle les 12 et 13 mars
AU PLATEAU: LA SYMPHONIE FÉMININE.....	*artiste invitée: Zara Nelsova, violoncelliste, le 18 mars
AU THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ: BALLET-THÉÂTRE.....	du 25 au 28 mars
AU FORUM: LES FESTIVALS DE MONTRÉAL.....	*chef: Leopold Stokowski le 5 avril

N.B. — Les AMIS DE L'ART disposent de billets à prix réduits pour les manifestations artistiques marquées d'une astérisque (*). On peut s'adresser à leurs représentants à l'Université ou au bureau des AMIS DE L'ART. Les membres de cette association qui n'ont pas encore été favorisés d'un billet gratuit voudront bien faire parvenir leur nom ainsi que le numéro de leur carte d'identité, ou se rendre à 1097 rue Berri. Tél. PLateau 5063.

LE SECRET DE LA SANTÉ

Il fut un temps où l'homme s'avouait impuissant à combattre les épidémies qui décimaient les populations. Aujourd'hui, armé de toutes les ressources de la science, l'homme intervient et réussit souvent à les réprimer. La maladie très souvent est fille de l'ignorance et de l'incurie. Apprenons à nous connaître et à nous protéger.

Il est étrange, nous disent les médecins, que la maladie frappe si souvent les jeunes gens de 15 à 25 ans. C'est peut-être dû à leur insouciance ou à leur excès d'ardeur au travail ou au jeu. Un corps épuisé devient facilement la proie des microbes. Jeunes gens, n'oubliez pas de conserver vos forces pour conserver votre santé.

Le premier but de la médecine préventive c'est d'assurer l'immunité ou la résistance à l'infection. C'est en fait, un des principes fondamentaux de l'hygiène, laquelle a trait aux personnes, et distincte de l'assainissement, lequel a trait aux terrains ou aux habitations. Le gouvernement de la province a tout un personnel d'ingénieurs sanitaires pour nous prémunir contre les maladies communicables. C'est un service public établi dans votre intérêt et qui mérite votre encouragement.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont ruinés physiquement, sans s'en douter. Ils se considèrent simplement "épuisés" et ne font rien pour améliorer leur état. C'est notre régime de vie qui détermine notre longévité, notre santé et même notre physiologie. Vous pouvez indiscutablement vous aider. Consultez votre médecin: il sait comment vous remettre sur la voie de la santé.

LE MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN ÊTRE SOCIAL

Jean GRÉGOIRE,
sous-ministre.

Honorable Henri GROULX,
ministre.

chez les Compagnons de saint Laurent

Les mélomanes qui assistaient au premier concert public d'Anne Mayrand, samedi après-midi dernier, à l'Ermitage, auront été fort agréablement surpris de découvrir chez cette jeune femme, à peu près inconnue jusqu'alors, une pianiste de haute valeur. On pouvait peut-être s'attendre à une honnête exécution de quelques grandes oeuvres: on a été servi d'un magnifique récital qui ne se tient pas tellement loin de ceux des grands maîtres du piano. Aux Compagnons de saint Laurent revient le mérite de nous l'avoir révélée. Nous leur devons des félicitations et des remerciements. Qu'ils fassent en sorte que nous puissions l'entendre encore!

Mlle Mayrand possède un jeu d'une solidité, d'une puissance peu communes, surtout chez les pianistes de son sexe; jeu à peu près constamment d'une grande clarté, qui s'accommode avec aisance, quand il y a lieu, des sonorités dures ou éclatantes, et qui témoigne d'un sens du rythme, d'une agilité, et pour tout dire d'une virtuosité étonnantes. Des oeuvres elle manifeste une juste intelligence et donne une remarquable interprétation. Autre fait à noter chez elle, cette interprétation se situe à cent lieux du sentiment-

talisme, du ton de confidences, et se rattache nettement à la plus pure tradition française de sobriété, de totale fidélité à l'oeuvre.

Elle avait préparé un programme d'une belle richesse où figuraient la Sonate en la mineur de Philippe-Emmanuel Bach, le Rondo en la mineur de Mozart, un Allegro de Schuman, la Sonate en si mineur de Chopin, le Children's Corner de Debussy et la Campanella de Liszt. Particulièrement admirable dans la sonate de Chopin, qu'elle a rendue avec beaucoup d'éclat, une sensibilité de bon aloi, mais surtout avec une mesure et un goût impeccables; dans le Children's Corner de Debussy, plein de finesse, d'humour et d'entrain; et dans la Campanella, où, tout en en donnant une rutilante exécution, elle a su ne pas sacrifier à la virtuosité, on aurait pourtant préféré un Mozart joué avec plus de délicatesse et de légèreté.

En rappel, Mlle Mayrand jouait une danse espagnole fortement colorée de Granados, l'éblouissante Feuille d'album de Tchernine et la très belle étude no 12 op. 10 de Chopin.

G. P.

RECTIFICATION

Outremont, le 26 février 1943

Monsieur le Directeur,

Dans le sommaire de la dernière livraison du "Quartier Latin", on m'attribuait la paternité d'un article qui n'était pas mien. Je tiens à faire rectifier cette très malheureuse distraction, qui vous fit écrire Paul Vaillancourt au lieu de Pierre Vaillancourt, et ceci pour plusieurs raisons.

D'abord, parce que j'use d'encre et non de vitriol lorsque j'écris. Ensuite, parce que connaissant peu la musique mais l'aimant assez, je laisse à d'autres plus "connoisseurs" le soin d'accorder leurs différents violons. Mon "critique" cousin semble y exceller d'une façon non "pianissimo".

Parce que depuis longtemps j'ai abandonné de relever les contradictions dont est tissée notre vie de chaque jour, ayant cessé de pester, faute de temps, lorsque nous brûlons ce que nous venons d'adorer et adorons ce que nous venons de brûler.

Je tiens à ce qu'on publie cette lettre, également, parce que jouissant d'une santé florissante et d'une digestion non moins excellente, je ne tiens aucunement à passer pour un bilieux. Enfin, parce qu'ayant jadis lu ces paroles du vieux Bernard Shaw, "Les gens intelligents cherchent à s'adapter à leur milieu, les gens moins intelligents cherchent à adapter leur milieu, d'où il résulte que les révolutions et les grandes réformes sont dues à des gens moins intelligents," — vous comprendrez, comme moi, monsieur le directeur, l'importance que j'attache à passer pour un élève doué, étant donné que seuls les élèves doués seront tolérés dans nos universités.

Veuillez croire, monsieur le directeur, à mon indulgence pour cette première erreur, et à mes foudres pour les erreurs subséquentes.

Sincèrement vôtre,

Paul VAILLANCOURT

JAN KIEPURA

Jan Kiepura nous est revenu lundi soir, avec ses mêmes qualités d'émotion, d'enthousiasme, de dynamisme; avec cette même voix riche, pleine, chaude, prodigieusement puissante, avec ce beau timbre charmeur qui lui est propre; avec enfin ses sourires, ses élégances, ses courbettes accoutumées, et toutes un peu étudiées.

L'auditoire, à certaines exceptions près, il l'a gagné, conquis ou plus exactement pâmé d'emblée et rarement a-t-on entendu applaudissements aussi nourris et prolongés.

Chanteur d'opéra par tempérament et par carrière, Kiepura avait inscrit à son programme et a donné en rappel un grand nombre d'airs d'opéras; il y a ajouté quelques autres airs à grand déploiement et un certain nombre de chansons des folklores russe et polonais, le meilleur du programme.

Avec le grand air "O Paradiso" de l'"Africaine" de Meyerbeer, le "Pourquoi me réveiller" de "Werther", le "Rêve" de "Manon" de Massenet, avec la Romance de "Martha" de Von Flotow, l'aria de "Turandot" de

Puccini, La Danza de Rossini, avec enfin "Love, I Bring You My Heart", "La dona e mobile", "Ay, ay, ay" et "O sole mio", le ténor polonais ne faisait nullement violence aux oreilles de ses auditeurs et, je pense, ne courait aucun risque de les dérouter. Les sanglots de Paillassa et quelques airs de bravoure exceptés, le placard aux rengaines a été vidé. Toute cette musique, Jan Kiepura l'a rendue dans le plus authentique style du bel canto, avec les longs points d'orgue, les éclats de voix, les coups de gorge, les sanglots qu'il comporte.

Ajoutons cependant que les dons extraordinaires de Kiepura, son métier parfait et son indéfectible jeunesse ont su restituer une artificielle fraîcheur, un certain charme à des pièces définitivement ridées, et qu'il a d'ailleurs eu l'heureuse inspiration et le bon goût de nous chanter, — et de façon impeccable, vibrante, franchement émouvante, — plusieurs oeuvres des folklores russe et polonais. Où il s'est révélé véritablement grand artiste.

G. P.



WITOLD MALCUZYŃSKI

ESCHYLE

SUR LA SCÈNE DU GÉSU

La tragédie des «Perses» sera présentée les 12 et 13 mars prochains par l'Académie de grec du Collège Sainte-Marie, dans l'adaptation française qui est l'oeuvre des étudiants du «Groupe Théâtral Antique» de la Sorbonne à Paris. Cette adaptation fut justement applaudie comme une tentative très originale de rajeunissement du vieux chef-d'oeuvre. Il ne s'agit pas en effet d'une simple traduction; le texte est accompagné d'une admirable partition musicale, composée tout exprès par un jeune musicien moderne Jacques Chailley. Elle est reconstituée d'après le mode antique et mêlée étroitement à l'action. C'est ainsi qu'a été rétablie la répartition du dialogue et du chant telle

que fixée par le poète grec. Toutes les parties du chœur des vieillards perses sont donc chantées et non déclamées. On comprend quelle minutieuse préparation, longue de plusieurs mois, a réclamée leur exécution de la part des élèves de Rhétorique et de Belles-Lettres, qui n'ont pas reculé devant l'entreprise. Il faut qu'un public nombreux vienne récompenser une si courageuse initiative. Et ce que George Duhamel appelait «la terrible actualité» du vieux chef-d'oeuvre réserve à tous des surprises...

Les billets sont en vente à la salle du Gésu et chez Ed. Archambault. Vendredi 12 mars, en soirée. Samedi 13 mars, en soirée.

LES AMIS DE L'ART

Sur présentation de leur carte d'identité, les «AMIS DE L'ART» pourront bénéficier de prix de faveur, aux maisons de commerce dont les noms suivent:

Esc.	10% ED. ARCHAMBAULT INC., Musique,	500 rue Ste-Catherine E.
De 20 à 30%	LA LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LTÉE,	430 rue St-Gabriel
Esc.	20% LA LIBRAIRIE «LE DEVOIR»,	430 rue Notre-Dame E.
"	20% LES ÉDITIONS FIDES,	3425 rue St-Denis
"	10% Mlle Aug. GERNAY, Fleuriste,	4051 rue St-Denis
"	20% O. ST-JEAN LTÉE, Bijoutiers,	1215 rue Ste-Catherine E.
"	des prof. J.E. TURCOT, Musique,	568 rue Ste-Catherine E.
"	25% ÉDITIONS BERNARD VALIQUETTE Ltée,	1564 rue St-Denis
"	des prof. RAOUL VENNAT Enr'g.,	3770 rue St-Denis

PHOTOGRAPHE
ATTIRÉ DES
ÉTUDIANTS

Albert Dumas

309, RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: LANCET 5478
Domicile Outremont: CALmet 5961

SIR WILLIAM OSLER

La vie des grands hommes, des personnages de mérite, de devoir est une source féconde d'enthousiasme et d'encouragement pour tous ceux qui aspirent à un idéal. C'est une émulation nécessaire pour contrebalancer l'influence pernicieuse de la vie inutile ou mal orientée d'une grande partie des hommes. C'est un soutien indispensable pour conserver une certaine jeunesse de cœur. Nous deviendrions bien vite blasés, dégoûtés des hommes et de la vie elle-même, par conséquent, s'il fallait que nos yeux ne puissent se poser ailleurs que sur les journaux et la plupart des périodiques, que nos oreilles ne puissent entendre autres choses que les discours de ceux que l'on appelle politiques. Heureusement, la Providence prévoit à tout et sait donner à chacun sa pâture. A certaines périodes, Elle a envoyé des hommes, des pivots de l'humanité, en nombre très minime il est vrai, mais dont la valeur et le feu demeurent toujours pour raviver, soutenir et enthousiasmer ceux qui veulent bien s'ouvrir à leur heureuse influence.

Ces hommes sont marqués d'une caractéristique que n'a point le commun des mortels. Ils ont, pour ainsi dire, un sceau d'universalité. C'est une gloire pour un pays de produire de telles perles. Mais ce serait faire injure à leur mémoire que de mettre leur nationalité de Français, d'Anglais, d'Allemand ou autres, au-dessus de leur valeur personnelle, de leur état d'humain. Car c'est la partie divine du "dieu tombé qui se souvient des cieux" qu'ils représentent ici-bas. Par ce fait même, ils appartiennent non pas à une seule nation mais à l'univers entier, à tous les hommes puisque leur génie représente le caractère universel et presque idéal de la nature humaine.

Toutefois, cette nationalité n'est pas négligeable. Le monde est le monde où chacun cherche sa part de gloire, son héritage de biens. Et le patriotisme, bien qu'interprété différemment par divers groupes d'hommes, n'est pas un vain mot. Le Canada est encore bien jeune. Mais, dans plusieurs domaines, il a montré de la précocité. Entre autres, il a produit un grand médecin: Sir William Osler.

Peu d'entre nous sont familiers avec le nom de Sir William Osler. Peut-être même que quelques-uns ont déjà permis à leurs préjugés de leur inspirer une moue un peu dédaigneuse devant ce titre typiquement anglais de "Sir". Que ces derniers jettent un coup-d'œil sur sa vie, sur le rayonnement qu'elle a exercé au Canada, en Amérique et même en Europe. Ils sauront bien vite changer leur dédain en admiration.

William Osler est né à Bond Head, dans le Haut-Canada, le 12 juillet 1849. Ses parents avaient émigré d'Angleterre au pays, à l'appel de nouveaux colons. Son père, ministre protestant, et sa mère, femme très religieuse qui ne devait mourir qu'à cent ans passés, éduquèrent Willie et ses frères dans les plus beaux principes de piété, de charité, d'honneur et de devoir. Le jeune William passa sa jeunesse à l'ombre des grandes forêts qui peuplent le haut du Canada. A l'école, il fut loin d'être un ange. Deux fois, il fut expulsé. A la troisième institution qu'il fréquenta, il se prit d'amitié avec deux personnes qui devaient profondément influencer son caractère et sa carrière: Father Johnson et le docteur Bowell. Alors, William devint raisonnable et sérieux. Il développa, au contact de ces deux apôtres, un goût pour les sciences naturelles qui ne le quittera jamais. D'abord, orienté vers les ordres protestants, ses aptitudes dans son adolescence le portèrent vers les études médicales. C'est à l'université McGill qu'il poursuivit ses cours. Travailleur infatigable, lecteur passionné, il développa concurremment à une solide culture scientifique, une connaissance non moins approfondie de la littérature. La valeur de sa thèse de doctorat lui mérita, à la fin de son cours, une mention et un prix spéciaux.

Diplômé de McGill, William Osler alla poursuivre ses études en Angleterre, à Edinbourg, à Berlin et à Vienne. Toute sa vie, d'ailleurs, il ne cessa de retourner périodiquement dans ces foyers de sciences médicales, pour toujours approfondir la profession qu'il avait embrassée. Déjà, dans le laboratoire de Burdon-Sanderson, en Angleterre, il commença à attirer sur lui la curiosité du monde scientifique. Il fit une intéressante découverte en physiologie sur le rôle antagoniste de l'atropine et de la physostigmine sur les globules blancs.

Le docteur Robert Palmer Howard, professeur de médecine à McGill, profita de l'occasion de sa découverte pour le proposer à une chaire dans cette université. Personne ne devait regretter sa nomination. Dès sa première conférence, on reconnut en lui un professeur émérite. Il proposa à ses premiers élèves un bouquet de principes, règle de sa propre vie: "Soyez toujours des étudiants. Vous devez soigner l'homme autant que la maladie. Vous aurez toujours des pauvres à l'entour de vous; considérez-les encore plus que les autres." Puis il cite les paroles de Sir Thomas Browne: "Personne ne devrait approcher le temple de la science avec une âme de grippe-sous." Grâce à sa personnalité et son dévouement, son influence ne cessa de grandir et de s'étendre avec le temps. Docteur Bushing résume ainsi ses activités à McGill: "Durant les quelques années que William Osler a vécu avec nous, il a rendu à la vie la société médico-chirurgicale jusqu'alors somnolente; il a fondé et supporté un club pour les étudiants en médecine; il a amené l'école médicale en relation avec l'université; il a introduit les méthodes modernes dans l'enseignement de la physiologie; il a édité les premiers rapports cliniques et pathologiques d'un hôpital canadien; il a enregistré mille autopsies et fait, pour le musée, d'innombrables préparations des spécimens les plus importants; il a écrit de multiples papiers dont quelques-uns ont fait époque; il a travaillé à la biologie et à la pathologie humaines et comparatives ainsi qu'à la clinique; il a montré du courage durant les épidémies, de la charité dans son commerce avec ses confrères, de la générosité envers les étudiants et de la fidélité dans son devoir. Et ses nombreuses et rares qualités lui ont valu une popularité immense à un degré jusqu'alors inconnu." Je m'excuse d'une si longue citation. Mais elle fait bien comprendre la valeur du médecin canadien.

En dix-huit cent quatre-vingt-quatre, la carrière de William Osler était terminée au Canada. En dépit des regrets de tous, il accepta une chaire à l'université de Philadelphie. Il y entrevoyait de plus grandes possibilités de développement et un champ d'action plus étendu. Son œuvre fut là encore l'équivalente de celle qu'il accomplit à Montréal. Toutefois, son séjour y fut plutôt transitoire.

Quelques années après son arrivée aux Etats-Unis, John Hopkins, de Baltimore, légua par testament sept millions dans le but de fonder une université modèle. Le comité chargé du recrutement des professeurs arrêta son choix sur un groupe de personnalités supérieures. William Osler, malgré les préjugés de quelques-uns sur son statut d'étranger, fut demandé. C'est là qu'il devait atteindre le summum de sa réputation. Son activité n'eut plus de bornes. Professeur, médecin consultant, organisateur des programmes d'hygiène municipale, promoteur d'un club d'étudiants en médecine, auteur d'un manuel de médecine, tout ce qu'il touchait s'animait comme par magie. Son séjour à Philadelphie lui avait été précieux et fécond. L'expérience acquise au contact de nombreux malades et de maîtres en chirurgie et en médecine, s'était ajoutée à une plus profonde connaissance de la science et surtout de l'art de la médecine.

Maintenant, à John Hopkins, il avait le contrôle de sa propre clinique. Son succès dans ce genre de professorat où il était passé maître, fit l'admiration de tous.

Malheureusement, sa santé ne put soutenir l'effort de tant d'activités. Il s'épuisait visiblement au grand découragement de son épouse et de ses amis. L'université d'Oxford, en Angleterre, lui offrit le poste de "regius professor". Il accepta. Ses fonctions moins nombreuses lui permirent de rétablir son état de santé. Il s'adonna librement à une de ses occupations favorites contractées alors qu'il était étudiant à McGill: la collection des livres. Une des œuvres les plus touchantes qu'il fit en Angleterre, fut l'esprit de gaieté et de joie de vivre qu'il créa dans une pension de vieillesse jusque là négligée par les "regius professors" précédents. En récompense de ses nombreux services, le parlement lui décerna le rang de baron, lors du couronnement de Georges V. Ses vieux jours furent encore égayés par les marques d'estime et de respect de ses nombreux admirateurs. Ainsi, il fut nommé président de la Société d'humanisme. Nul peut-être n'incarnait mieux l'esprit de cette société. Puis survint la

terrible Grande Guerre. Alors Sir William Osler redoubla une fois de plus ses occupations. La douleur que lui causa la mort de son fils unique sur le front français ainsi que l'effort physique exagéré de la guerre amenèrent peu à peu sa mort, le vingt-neuf décembre, mil neuf cent dix-neuf.

Toutefois, une vue d'ensemble de ses seules activités laisserait une idée impropre de William Osler. Car il possédait des qualités qui en faisaient un homme exemplaire. Sa personnalité était telle que nul ne le connaissait sans l'aimer, sans le garder pour toujours dans sa mémoire et dans son cœur. Il n'avait pour ainsi dire, pas de connaissances: tous étaient des amis. Encore écolier, il surprenait ses maîtres par l'influence et le contrôle qu'il exerçait sur ses compagnons. D'ailleurs, il suffit de constater les regrets qu'il laissait partout où il passait, pour réaliser le charme émanant de sa personne. Il aimait la vie et tout ce qui vivait. Et il répliqua un jour, à un ami qui se surprenait de son apparente indifférence devant un moribond: "Si je ris, c'est pour ne point pleurer."

Sa générosité égalait sa bonté. William Osler ne pouvait venir en contact avec un misérable sans partager avec lui son avoir. Encore étudiant, il rencontra un jour d'hiver un mendiant transi de froid. Non seulement lui offre-t-il sa maigre pécuie, mais encore il le couvre de son paletot. Pourtant, il n'avait pas l'argent pour s'en procurer un autre. Toute sa vie est embaumée de traits de générosité, d'amour du prochain. Voit-il un malade sur la rue, il l'envoie à ses frais à l'hôpital tout en lui donnant quelques dollars pour des douleurs. Durant la guerre de dix-neuf cent quatorze, nous voyons la noblesse de son caractère émerger au-dessus des sentiments haineux de la foule. Sa maison était le refuge de quantité d'émigrés. Il s'élevait avec fureur contre la propagande qui peignait les ennemis comme des brutes, des sangliers assoiffés de sang. De telles exagérations le mettaient en fureur et les vérités de ce genre le peinaient inutilement. Aussi évitait-il de lire tout journal, revue ou compte-rendu sur la guerre. Aussitôt l'armistice, il renouait ses connaissances dans les pays vaincus, les soulageait personnellement dans la mesure de ses moyens, et faisait des pétitions officielles pour empêcher les ennemis d'hier de mourir de faim.

"LA NOUVELLE RELEVÉ"

JANVIER 1943

JEAN-C. DE MENASSE:
Ecclesia Malignantium.
GEORGES BERNANOS:
La stratégie diabolique d'Hitler.
ROBERT GOFFIN: Belgique, poème.
AUGUSTE VIATTE:
Les problèmes de l'Orient.
ROBERT CHARBONNEAU:
Le romancier canadien.
CHRONIQUES
Les sciences

HENRI LAUGIER:
L'avenir de la transfusion sanguine.
Les livres
JEAN LE MOYNE:
Un apostolat pour la foule.
ANDRE LANGLOIS:
Staline par Emil Ludvig.
Jeune poésie
Présentation des poèmes par le Censeur.
JEAN McEVEN: Vers un autre idéal.
ANDRE BELAND:
Un Autel et des Fruits et une Flamme.
ACHILLE CRAUZE: Poèmes.

REMEMBRANCE

SUR TAMBOURS ET TROMPETTES

Au sifflet du tambour-major, les clarinettes se câbraient et les doigts galopèrent sur les trous. Les cors sursautaient et, entraînant les basses et les altos, tentaient de rattrapper les clarinettes. Les trompettes s'échappaient en pétarades. Les pistons faisaient une petite promenade chez les trombones. Derrière eux, la batterie des caisses s'efforçait à tour de bras d'être à temps.

Les trompettes voulaient la présence, les clarinettes réclamaient des priorités, les trombones rageaient.

Chacun s'imaginait jouer mieux que son voisin. Les meilleurs poumons soufflaient nécessairement plus vite. L'un s'empêtrait dans les doubles croches, l'autre oubliait les soupirs. Mais tous arrivaient à la fin en même temps: les premiers rendus attendant les retardataires sur la dernière note.

Un coup de tonnerre assourdi, et la longue théorie des élèves, deux par deux, s'ébranlait. Uni-

Un autre trait de caractère qui nous rend Sir William Osler sympathique, est son amour pour les petits enfants. La comtesse de Ségur ne semble pas les avoir mieux compris. Sa correspondance avec ses petits amis était volumineuse. Il y parlait leur langage, se servait de leurs expressions, voyait avec leurs yeux, pensait avec leurs idées. Aussi comptait-il autant d'attaches chez les plus jeunes que chez les plus vieux.

Toutes ces qualités, ces dispositions le firent maintes fois comparer par ses amis au Christ: bonté et générosité sans bornes, compréhension de la nature humaine, amour des tout-petits.

Comme tous les autres, Sir William Osler a passé. Quelques jours après sa mort, un professeur de Liverpool faisait de lui ce portrait: "Ainsi entra dans l'histoire le plus grand médecin de l'histoire. Au-dessus de tous les autres, l'Ange peut écrire son nom comme un qui a aimé son prochain... Il y a eu de plus grands hommes en médecine. Mais, si on compare leur vie, leur pratique, leur enseignement, leurs écrits, Osler doit être placé en tête. Pensez aux années à John Hopkins alors qu'il a révolutionné l'enseignement de la médecine et la médecine de clinique dans une communauté de soixante-dix millions. Pensez à l'influence de son manuel lui-même en Chine et au Japon. Personne, en un mot, n'a combiné au même degré l'étude, la pratique, l'enseignement, la science et l'art de la médecine." De tels éloges ne doivent pas nécessairement être pris sans aucune réserve. Mais que nous importe lequel a été le plus grand? L'important c'est que tous ont vécu, que tous nous ont légué une partie d'eux-mêmes, que tous nous ont montré un coin de soleil dans la nuit qui nous entoure. D'ailleurs, ne l'oublions pas: le firmament ne serait pas ce qu'il est en l'absence des petites étoiles; toutes contribuent à son éclat. En dix-neuf cent quarante-trois, l'horizon est bien sombre pour ceux qui grandissent. Plusieurs pas se feront à tâtons, dans l'incertitude. "Where there's life, there's hope" dit un proverbe anglais. Au milieu de toutes ces destructions d'ordre matériel, intellectuel et moral, tant que durera la mémoire de ces hommes, un germe de vie demeurera immortel.

A.-Guy COURTOIS

À MONSIEUR FERNAND SÉGUIN

Lorsque, *prima facie*, j'ai regardé la disposition acrobatique de votre article (appuyé, pour ne pas s'effriter, sur une annonce du quotidien matutinal *Le Canada*) je l'ai lu par politesse, vu que vous y aviez une attention toute particulière à mon égard au lieu d'une polémique justifiable sur "Les Plus Beaux Disques de M. Guilbert-P. Garnier."

J'ai reconnu dans un style, on ne peut plus abracadabrante, le fameux contortionniste du premier débat universitaire de la présente saison "Elle ou Elles", je veux dire, et tous, vous le reconnaissez déjà, Monsieur Fernand Séguin.

Puisque vous m'y forcez, Monsieur Fernand Séguin, je me vois obligé de vous accorder quelques instants de mon temps précieux. Car, en Droit, vous le savez bien, nous n'avons pas de temps à perdre, surtout pour une réponse d'un sapeur-pompier à un contortionniste.

Noblesse oblige! Je devrais vous provoquer en duel, Monsieur Fernand Séguin, pour les fleurs que vous m'avez jetées! Je devrais vous intenter une action en bornage (ou en borgnage, pour les borgnes comme vous qui ne lisent que d'un oeil) afin de poser une clôture là où la petite chèvre à Monsieur Séguin ne devrait pas y donner de ses cornes jeunes et inhabiles. Je devrais vous intenter une action pour libelle, pour le chantage dont vous êtes coupable. Monsieur Fernand Séguin s'attend à une réponse depuis deux semaines: je la lui donne à l'instant.

Monsieur Fernand Séguin n'est certainement pas le brave des braves, s'il s'est trouvé "fichu d'une frousse de première grandeur" pour une chose si inoffensive. Assurément, le C.E.O.C. perdra son temps à faire de lui un cadet. Encore Monsieur Fernand Séguin pourrait-il y rester pour apprendre par lui-même (il est très sûr de lui-même: ses confrères le savent) en combien de temps les chevaux feront dix milles de plus!

Monsieur Fernand Séguin est fort surpris par le fait que j'ai trouvé un choix de beaux disques dans l'*Esquire* et, surtout, considérablement offusqué du fait que j'ai cité des disques qui pour lui, ne sont que "de la piquette". Rien n'empêche que si Monsieur Fernand Séguin était allé un peu plus souvent à la salle D'225 (je n'ai pas eu le plaisir de l'y rencontrer une seule fois) il aurait pu se rendre compte que déjà plusieurs "des grandes machines entendues à cœur de jour" avaient été choisies par la Société Artistique même pour être au programme des Auditions quotidiennes.

Monsieur Fernand Séguin avait sans doute prévu cette réplique. Je lui ferai remarquer que précisément plusieurs des Albums cités étaient la propriété de la Société Artistique bien avant qu'on publiât mon billet. De plus, il n'y avait pas alors, des disques des amis Bach, Chopin, Mozart, Debussy, Franck, Fauré, Ravel, etc. . . C'est dire que je n'ai nullement proposé un choix comme le prétend Monsieur Fernand Séguin.

Le tambour-major, tout rétif sous son anachronisme, exécutait de savants jeux de pieds et de compliqués moulinets. D'un bref coup de canne, il nous jetait sur les massifs du parc ou nous déployait sur le gazon.

En un rien de temps, nous avions fait le tour du parc. La Fanfare en profitait pour chasser la salive de ses instruments, se reposer les lèvres, tourner les feuilles de ses cahiers, étirer la trombone à coulisse, écraser les pis-

Car Monsieur Fernand Séguin me fait un vif reproche parce que je n'ai pas nommé les oeuvres de ses musiciens favoris. Il croit même que je les ignore totalement. Loin de là! Monsieur Fernand Séguin n'a qu'à référer au numéro 5 du *Quartier Latin* à ma petite critique musicale sur les Concerts Sarah Fischer. Il constatera que j'étais allé entendre du Bach, du Haydn, du Mozart et que je ne veux pas ignorer la belle musique de quelque époque que ce soit, pas même celle d'un Debussy "potable".

Au ton où Monsieur Fernand Séguin parle de la musique qu'il aime, il a l'air à vouloir en imposer. Tellement que je n'ai pu m'empêcher de courir aux registres officiels de l'Université de Montréal, à ceux de l'Ecole de Musique, pour voir si je ne trouverais pas au nombre des Docteurs en Musique . . . Monsieur Fernand Séguin. Je cherche encore!

Monsieur Fernand Séguin aurait-il le sang-froid de s'étouffer la prochaine fois qu'il parlera de l'autorité dont Monsieur Guilbert P. Garnier est privilégié!

Quant à la suggestion de Monsieur Fernand Séguin de me faire jouer dans une chambre isolée, "O sole mio!" arrangé pour trois gueules de ténors italiens, je le remercie de sa bonne intention. J'ai été satisfait de l'entendre chanter à l'Auditorium du Plateau, par un ténor polonais, Jan Kiepora.

Je n'insiste pas davantage sur le chantage de Monsieur Fernand Séguin. Je m'aperçois tout simplement que notre petit acrobate du cirque Barnum & Bailey Co. faisait une pirouette dans le vide au moment où il lisait "Les Plus Beaux Disques de M. Guilbert-P. Garnier".

Et je préfère rester sur terre firma, conserver mon autorité et parler de la musique que j'aime, que contredire une autorité reconnue, qui n'est certainement pas celle de Monsieur Fernand Séguin.

Si je ne suis pas assez catégorique dans mes explications, je laisse à Monsieur Fernand Séguin le soin de voir par lui-même ce qu'une tierce personne pense de sa critique:

"D'où M. Séguin tient-il l'opinion que seule la grande musique classique peut procurer une bonne détente? Il faut tellement s'y connaître en musique pour apprécier à sa juste valeur les oeuvres de Bach, de Debussy et de Ravel. Je ne connais pas M. Séguin, et s'il possède cette connaissance, je l'en félicite, mais s'il ne parle ainsi que par snobisme et va jusqu'à prendre pour des sots ceux qui, sans dédaigner la musique classique, aiment écouter la musique latine-américaine, il se trompe énormément. Je connais une foule de gens qui aiment entendre l'orchestre de Cugat, et qui ne sont pas des imbéciles, loin de là. M. Séguin peut très bien donner son opinion personnelle sans pour cela chercher à écraser ceux qui ne partagent pas cette opinion."

Guilbert-P. GARNIER

Puis nous débouchions devant l'Académie des Frères et au bout de la rue nous rentrions au collège.

Et toujours revenaient les mêmes bravades aux "Primaires" de l'Académie, résonnaient les mêmes coups de pieds sur la borne à l'entrée de la cour du collège, et, sur le dernier sursaut de la Fanfare, le même coup de tonnerre dispersait les élèves comme des moineaux.

Maurice RIEL



SPORT



SCIENCES 2 - BOURGET 1

La Faculté de Sciences, dignement représentée par son équipe de goudet, a remporté une belle victoire sur les collégiens de Rigaud dimanche dernier, lors de leur festival annuel, au score de 2 à 1. Devant une assistance des plus enthousiastes (pour l'équipe du collège) nos joueurs ont démontré qu'ils étaient capables d'augmenter le nombre de victoires qu'ils ont sur les bras. Cependant, ils ont dû combattre vigoureusement car les adversaires semblaient bien déterminés à ne pas s'en laisser imposer par les "Boum à la Ka Boum!"

Vaincus il y a quelque temps par notre équipe au score de 6 à 1, ils avaient placé dans leur rang, un nouveau gardien de buts en la personne d'un frère de l'institution, et un allié encore plus puissant, le "grand vent", qui filait avec eux dès la première période. Malgré cet avantage, celle-ci se termina par le score de 0 à 0. A la deuxième période le vent, tout comme l'armée russe, d'adversaire qu'il était, se trouva en notre faveur. Malgré cela, Jacques Paradis de Rigaud s'empêcha-t-il de compter le premier et dernier point pour son équipe.

C'est alors que notre gérant fit voir ses "belles qualités" de meneur de l'équipe. Il envoya tour à tour la ligne Gauthier, J. Joyal, et Bastien, et l'autre ligne non moins formidable Patenaude ("Nick"), Georges Emery, et Laurence, tant et si

bien que les nôtres finirent par porter les scores 1 à 1, une passe de Marcel Laurence à Patenaude permettant à ce dernier de loger la rondelle dans le filet. Un point en entraîne un autre, Laurence porte le score à 2 à 1 quelques instants plus tard.

Et tout demeure là, malgré les soubresauts de l'ennemi. Le héros de la partie fut à n'en pas douter, Bernard Laramée, qui garda les buts avec une énergie comparable à celle des Russes devant Stalingrad. Rien ne passait. Il va sans dire qu'Emery et Gagnon sur la défense firent aussi leur part. Selon la "tradition antique et solennelle" Paul-Emile Emery est allé au pénitencier purger une punition pour mauvaise conduite! Charette et Georges Emery brillèrent le peu de temps qu'ils furent sur la glace.

Nous remercions sincèrement les autorités et les élèves du Collège de Rigaud qui nous firent une chaude réception.

Le retour se fit dans le calme et le silence! Tout se passa dans l'ordre! Si jamais vous voulez faire des études astronomiques, si la vitesse du vent vous intéresse, si vous aimez voir passer les trains dans le silence de la nuit, ou si vous voulez étudier vos réactions en face d'un froid qui vous envahit peu à peu, demandez à être gérant de club...

Pierre Paul JULIEN

ALIGNEMENTS

SCIENCES	RIGAUD
Laramée, B.	but.
Emery, P.	défenses.
Gagnon	défenses.
Patenaude	avants.
Laurence	avants.
Joyal	avants.
Subs. Bastien, Gauthier	Subs. Cauchy, Cot-
Charette, Emery, G.	noir, L'Allier, Ga-
	reau, Daoust, Titley,
	Lalonde, Cloutier,
	Séguin.

SOMMAIRE

PREMIÈRE PÉRIODE:

DEUXIÈME PÉRIODE:

Rigaud: Paradis
Sciences: Patenaude
(Laurence)
Sciences: Laurence

TROISIÈME PÉRIODE:

Pun.: Emery P.

UN SUCCES SANS PRECEDENT

LES BEAUX ALBUMS TAVI

Un fait probablement unique dans les annales de l'édition canadienne vient de se produire.

"Femmes de maison dépareillées", publié par FIDES, il y a deux mois, à 15,000 exemplaires, est déjà épuisé. Un second tirage de 10,000 exemplaires est lancé sur le marché pour répondre à la demande.

Cet album, on le sait, chante la gloire des mères canadiennes et prêche la formation d'une nouvelle génération de "femmes de maison" aussi nobles et vertueuses que leurs mères et leur aïeules.

Les deux autres albums de cette série, "Notre mère la terre" et "La patrie c'est ça", connaissent également une belle vogue et l'on croit qu'ils s'enlèveront tout aussi rapidement que le premier. C'est donc, cinquante-cinq mille de ces albums qui circuleront bientôt dans tout le pays et qui feront aimer les vertus de nos gens et les beautés de notre terre, de même que les grandeurs de notre passé.

Ces albums sont en vente partout au prix de \$0.25 chacun; par la poste, \$0.28. FIDES, 3425, rue St-Denis, Montréal.



L'ÉTUDIANT AMÈNE

SES PETITES AMIES

CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine

AIR CLIMATISÉ

BALLON AU PANIER

Précédée des échos de sa tenue merveilleuse contre le Y.M.C.A. Central, l'équipe de l'Université eut à faire face à une défense quasi-impenétrable du Y.M.H.A. mercredi soir, le 10 février.

En effet, l'adversaire fit une mise en échec si effective que nos plus forts compteurs Béland et Leblanc n'obtinrent aucun point.

Aussitôt que l'un de ces deux joueurs entra en zone ennemie, deux joueurs du Y.M.H.A. leur faisaient aussitôt face. Il est déjà assez difficile de déjouer un homme, que faire alors de deux?

Toutefois, cette partie de défensive ne se pratiqua pas que d'un côté. Notre équipe fit de même.

Cette joute, en effet, fut si disputée que la plupart des lancers sur le panier se faisaient de la ligne noire et même du milieu du gymnase. Cela vous donne, sans doute, une idée de ce que fut la partie.

Après la première période, Y.M.H.A. menait par le score de

12-3; mais ce ne fut pas long que nos gars déclanchant une offensive à la deuxième période réussirent à percer la défense adverse et finirent la partie avec la faible marge de sept points en arrière.

Le score 24-17 vous indique encore comme la joute fut serrée. Un tel bas score n'arrive que lorsque les équipes se surveillent de près et vont perdre le monde, il semble, en perdant la joute.

Malgré ce jeu défensif, la partie fut très intéressante. Les lancers de loin, surtout, vous faisaient quelque chose. Tant que le ballon n'avait atteint le panier, vous le suiviez des yeux, bouche bée, immobile; pendant qu'il suivait sa longue trajectoire, vous en aviez la respiration arrêtée.

Le ballon au panier est vraiment un sport magnifique!

Henri DAGENAIS,
publiciste.

P.S.—La partie prochaine sera contre le Y.M.C.A. Central, rue Drummond, à 10 p.m., vendredi, le 5 mars. Venez! vous et vos amis!

POLY vs LAVAL

Remis quelque peu de sa joute contre le M-S-L, Poly allait, le lendemain 14 février, rencontrer le Laval Sr., à l'occasion du festival annuel du collège de St-Vincent de Paul.

Dans une joute qui fut tout ce que celle de samedi ne fut pas, une joute où le beau jeu, les coups francs, le "fair-play" dominèrent Poly réussit à gagner par le score de 5-3.

Grâce au magnifique travail de Gignac, au centre, et à la splendide tenue de R. Laverdure sur la défense et de Trotter dans les buts ainsi qu'à l'étroite collaboration des joueurs, nous avons pu nous rallier, pour dépasser, dans les deux dernières périodes (périodes de vingt minutes), une avance de 3-1 pour le Laval Sr.

Cette victoire, qui fut aussi la première défaite du Laval Sr. cette saison, nous permet d'apporter le trophée Charbonneau à l'Ecole où il restera jusqu'à l'an prochain.

Un lunch copieux, tradition du collège Laval, nous fut servi après la partie.

Nous voulons ici offrir au frère Directeur du collège Laval et au frère Abel, nos sincères remerciements pour leur accueil chaleureux et nos sincères félicitations pour la splendide tenue de leur festival.

Nous attendons avec plaisir la saison prochaine de hockey pour aller vous disputer le trophée Charbonneau à nouveau.

Henri DAGENAIS

"LE QUARTIER LATIN"

Organe officiel des étudiants de l'Université de Montréal
2900, Blvd. Mont-Royal EX 1573

Cher Monsieur,

Voulez-vous savoir TOUT ce que pense le Canadien-français au sujet de TOUT? Pénétrez, chaque semaine, l'atmosphère estudiantine que vous apporte fidèlement "LE QUARTIER LATIN". Dans le monde entier, l'université est le type de la pensée franche, directe et libre... non pas de la "libre-pensée", mais de la pensée libre de toutes attaches, quelles qu'elles soient. C'est quelque chose!

"LE QUARTIER LATIN" vous dira sans ambage ce que pense Carabin des mouvements sociaux de sa Province et de son Pays; avec votre concours, il observera et jugera les faits saillants d'actualité, tout en préconisant des réformes sociales éprouvées et moussant toujours l'épanouissement enviable de la culture canadienne-française.

Que ses articles portent sur la politique, le théâtre, l'histoire, les livres récents, le cinéma ou la musique, seul Carabin, qui le peut faire, en accouchera de façon à la fois mordante et sérieuse. Selon les nombreux témoignages que nous en recevons, "LE QUARTIER LATIN" s'adresse avec profit à toutes les classes de la société.

"BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE". Tel est notre devise et ce que nous faisons en toutes occasions, pour la modique somme de \$2.00 l'abonnement. Il vous fera sans doute plaisir de remplir le bulletin d'abonnement ci-joint. Joignez-y simplement un chèque, mandat ou bon de poste, (1) et le faireur déposera galement chez vous "Le Quartier Latin".

Monsieur l'Administrateur,
"LE QUARTIER LATIN"
2900, Blvd. Mont-Royal - Montréal

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$..... en paiement d'un abonnement que vous ferez parvenir à:

(1) Prière de faire remise à l'ordre de "L'Association Générale des Etudiants de l'Université de Montréal, 2900, Blvd. Mont-Royal."

POLY vs M. S. L.

Pour la 36e fois consécutive, le club de hockey de Poly rencontrait celui du Mont-Saint-Louis, le 13 février dernier, pour la dispute du trophée Bonin.

Le Poly qui jouait sa première partie de la saison, après trois pratiques, ne faisait pas face qu'à une faible tâche dans le club du M-S-L., aguerri lui, par les parties régulières d'une cédule.

Quand même, le Poly n'avait pas peur. Il n'y avait qu'une alternative: les battre ou se faire battre!

La partie débuta à vive allure, les deux clubs cherchant une ouverture pour compter. Le M-S-L. réussit le premier point; le deuxième. Poly compta le troisième. Noisieux réussissant le coup sur une belle passe de J. Béland.

A la deuxième période le M-S-L. s'assura la victoire en comptant son troisième point. Campeau fut sans un doute l'étoile du M-S-L.

Voici pour les points, mais la partie fut beaucoup plus mouve-

mentée. Les coups d'épaules et les mise en échec pleuvaient drus tout le long de la joute, si bien, que dans la deuxième période une bataille quasi-générale éclata.

Gignac, du Poly, que le M-S-L. avait sans doute reçu ordre de surveiller de près, se défendit d'une dure mise en échec par deux joueurs. Sa rebiffade eut le don de déplaire aux M-S-L. qui lui entrèrent dedans. Il n'en fallut pas plus pour que la poudre flottant dans l'air s'enflamma!

Vous imaginez ce qui suivit! ... et pendant un bon cinq minutes, les dernières de la période, les deux équipes jouèrent 3 contre 3.

Ainsi finit une partie qui ne dura que (2) périodes (périodes de 15 minutes rondes) par le score de 3-1, score dont le M-S-L. se prévalut pour s'accorder le trophée Bonin, malgré que la dernière période n'ait pas été jouée!

Vous concluez donc...

Henri DAGENAIS

POLY ANNULE AVEC ROUSSIN

Vendredi soir dernier, le Poly rendait visite à l'équipe de l'Académie Roussin. La joute fut intéressante au possible, et les spectateurs parurent satisfaits de l'effort fourni par les deux équipes.

Au milieu de la première période, Mallette donnait l'avantage au Poly en comptant le premier point au cours d'une mêlée devant les buts.

L'Académie Roussin attaqua alors avec plus d'énergie. Notre gardien de buts, Trotter, eut fort à faire, mais il s'acquitta merveilleusement de sa tâche. Après plusieurs essais infructueux, Roussin enregistra deux points

coup sur coup dans la troisième reprise.

Quelques minutes plus tard, Béland, du Poly profita d'un filet ouvert pour y glisser le caoutchouc.

Et la joute se termina au compte de 2 à 2.

SPECIALITÉ

HABITS A LOUER
OU A VENDRE

POUR TOUTES OCCASIONS
où l'habit noir est de rigueur



M. A. BRODEUR
MARCHAND TAILLEUR

28 est, rue Notre-Dame
L'Ancester 2776

"COMMENT

REEMPLACER

L'ESSENCE"

L'essence est rationnée? Le mal n'est pas irréparable. On a trouvé un merveilleux substitut à l'essence: le gaz du gazogène. Cet appareil, dont l'invention remonte au XVIIIe siècle, a été récemment l'objet d'expériences concluantes dans la province de Québec. Désormais, ce sera chose relativement simple et peu coûteuse que d'installer un gazogène sur une voiture privée.

Comment cet appareil est-il constitué? Comment fonctionne-t-il? Où cet emploi serait-il profitable? Pour avoir des notions claires et concises sur toutes ces questions il faut consulter la synthèse sur le gazogène, publiée dans le dernier numéro de la revue "Mes Fiches" (no du 20 février).

Outre cette synthèse, d'un intérêt tout actuel, la revue contient également, comme à toutes les quinzaines, des résumés synthétiques, touchant tous les domaines du savoir. A partir de mars, elle consacrera 4 pages par numéro à des analyses critiques de volumes récents. Tous les gens cultivés, ou soucieux de l'être davantage, devraient consulter régulièrement cette revue qui s'intéresse à tous les problèmes qui préoccupent le monde intellectuel.

Adressez-vous à FIDES, 3425, rue St-Denis, Montréal. Le numéro (0.07 par la poste); l'abonnement, 20 numéros, \$1.00 par année.

POUR UNE PAIX TOTALE

Dieu nous impose aujourd'hui la guerre totale parce que nous n'avons pas voulu de la paix totale. Et si nous la refusons lorsque les prochains traités auront été signés, nous mériterons de subir une nouvelle épuración dans quelque vingt autres années.

Quoi qu'on veuille bien dire, les nations totalitaires nous ont fait la leçon, nous ont montré le chemin. Avant 1939, on pouvait diviser les nations actuellement en conflit, en monde capitaliste et monde totalitaire. Le premier comprenait les nations qui acceptaient de vivre selon l'ordre structuré sur les lignes de force de l'idéologie libérale et se prêtaient aux excès individualistes qui s'étaient développés avec le vieillissement de cet ordre. Le monde totalitaire, comprenant l'Allemagne, le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Russie, le Japon et quelques autres pays, avaient rompu avec cet ordre depuis un temps plus ou moins long. Cette rupture, dans l'ensemble des cas ou presque, avait été provoquée par un désir de libération dont l'objet variait presque avec chaque nation. La détermination de chacun de ces objets, de même que la présence ou non d'un désir concomitant de domination, importe peu ici. Ce qui nous intéresse c'est la figure que prit l'ordre nouveau, l'esprit et la méthode adoptés; figures, esprits et méthodes essentiellement identiques pour chacun des pays: figure, esprit et méthode totalitaires.

Dans chacun des cas, l'on voulait se libérer. De quoi? encore une fois, peu importe. Pour réaliser cette libération, on créa l'ordre nouveau. L'essentiel en était le totalitarisme ou la mise en commun de tout le capital national. De cette mise en commun suivait le développement optimum de chaque puissance, de chaque potentialité. Et, chaque puissance étant elle-même soumise à ce totalitarisme, suivait enfin le rendement optimum de la nation.

Se trouvaient donc en face l'un de l'autre, deux mondes de figure fondamentalement différente. — L'un, social, où le rendement était poussé à son maximum; l'autre, individualiste, où il était soumis au caprice d'une concurrence de plus en plus libérée de tout contrôle. Divers facteurs jouaient en faveur du monde individualiste: la jeunesse relative de l'ordre nouveau, la facilitation offerte au jeu de certaines passions par un régime où l'autorité avait plus de pouvoir, l'ignorance où l'on se trouve sur les conditions réelles de vie dans les pays étrangers et, enfin, ce fait que les nations du monde capitaliste avaient le haut du pavé, le contrôle des relations internationales. Aussi, on put garder l'illusion que les deux conceptions étaient sur un pied d'égalité, présentaient chacune des avantages comparables dans leur ensemble.

Mais, certaines des nations totalitaires ayant mis leur rendement au service d'une volonté de domination du monde, en 1939, la guerre générale éclata. Et dans une suite de défaites cuisantes les nations capitalistes se virent imposer un changement de conviction. Ils durent comprendre qu'en concurrence libre leur système était inférieur à l'autre. De là est sortie l'adoption par les Alliés de la politique de guerre totale. Et que l'on remarque que la nation qui, la première, a pu faire reculer le gros de la machine allemande, c'est la Russie, elle-même organisée sur une conception totalitaire. Il y a là quelque chose de significatif. Il faut en conclure qu'à égalité de chances, l'esprit totalitaire produit un meilleur rendement que l'esprit capitaliste.

Il ne faut pas que nous limitons le profit de cette expérience au domaine de la guerre. Sa valeur est d'application plus générale. Le rendement d'une nation vivant dans l'esprit totalitaire est meilleur essentiellement. Et son application ou non à la guerre est quelque chose d'intrinsèque à cette amélioration.

Il ne faut pas que nous ayons fait la guerre, que nous l'ayons faite totale, pour rejeter le monde dans le jeu de la concurrence des égoïsmes sans frein, dans le

monde individualiste que nous avons connu avant la guerre.

Nous acceptons la guerre totale, on nous impose la guerre totale; nous exigeons la paix totale. Nous exigeons la mise au service de chacun de tout le capital national. Je dirai plus: nous exigeons la mise au service de chacun de tout le capital du globe (dans l'application, il faudra tenir compte des différences nationales et individuelles). Nous exigeons qu'on mette à fond les freins aux appétits désordonnés des individus. Il est absolument nécessaire qu'on revienne à l'esprit totalitaire qui est le seul esprit vraiment imprégné de charité, le seul esprit qui voit surtout dans LA SUPERIORITE, UNE RESPONSABILITE.

Je sais que cette paix totale, que ce totalitarisme de paix comporte des dangers. Mais ces dangers ne sont pas dans l'esprit totalitaire lui-même (il faut dissocier totalitaire du nazisme, et du communisme, auxquels il est lié actuellement); ils sont dans la fin à quoi on peut le faire servir, dans la fin qu'on peut donner aux réalisations magnifiques qu'il apporte. Et rien de grand ne se fait sur la terre sans risque proportionné. Et l'esprit totalitaire, qui met chaque homme au service de tous pour que tous les hommes soient au service de chacun, est, dans l'ordre social, l'esprit le plus convenable à la nature de l'homme et au plan de Dieu.

Georges DUFRESNE

S'ÉLEVER POUR ÉLEVER...

Il y a du bonheur épars dans la douceur de l'air; les cristaux de neige voltigent lentement: ce n'est pas encore la fin de la saison. Rien n'est triste dans la lumière voilée et j'aime à aller par les chemins où les passants sont rares, où l'on garde pour soi, sans l'éparpiller, la joie de cette beauté resplendissante qui se meurt.

Je vous avouerai une de mes petites faiblesses parmi toutes les autres moins louables que je ne vous dirai pas... C'est une pitié tendre pour ces flocons délicats, encore si jolis, qui couvrent le terrain et qui se fondent en eau. Et je marche doucement, afin de mieux remplir mes yeux des beautés de la nature. Ce soir, je découvre aux horizons, une voix qui me parle de grandeur et me donne la nostalgie des beautés éternelles. J'écoute le silence animé des choses...

Je pense... Je me rappelle, soudain, cette phrase si juste d'Henry Bordeaux: "Pour bien vivre la vie, il faut commencer par l'aimer. On ne fait rien de bien sans amour." Il y a dans l'amour, et non pas seulement dans l'amour idéal de la charité, un principe d'élévation intérieure. Vivre! Tout est là!...

Dans toute vie humaine, il y a deux côtés: le grand et le petit. Le petit côté de la vie, ce serait de rester ce que nous sommes, irrésolus, inquiets, à la merci de ces rêves doux qui passent dans notre imagination et dans notre cœur pour les troubler et les décevoir. Le terrestre a, en nous, sans que nous nous en doutions, une puissance redoutable. Le grand côté, ce serait de régler nos désirs avant de songer à les satisfaire, de sortir de nous-mêmes, de nous exercer à vouloir le

bien, de spiritualiser notre existence. "Il faut monter, il faut grandir."

Et comme dirait encore Henry Bordeaux: "La vie est donc matière si précieuse qu'il faut ensemble s'accommoder d'elle, l'accepter dans son concours le plus ordinaire et comprendre et sentir ce qu'elle peut tout à coup nous apporter de rare et d'essentiel. Il ne faut ni la dédaigner, ni l'amoindrir."

Ce qu'il faut mettre comme une étoile au-dessus de sa vie, c'est le devoir, c'est le perfectionnement de soi-même. Qu'importe que l'on souffre si l'on fait le bien. Ce qu'il faut combattre impérieusement, c'est ce qui nous diminue. La vie ne nous est donnée que pour grandir sous l'oeil de Dieu.

Denyse DAZE

GRAND CONCOURS DU JOURNAL

Le Canada

UN DOLLAR PAR MOT

Voilà une offre extraordinaire. C'est pourtant vrai! La preuve, c'est que les six étudiants, qui seront proclamés lauréats du concours lancé par le journal "Le Canada" et qui se terminera le 31 mars prochain, recevront chacun une bourse de \$300 pour un travail littéraire de 300 mots.

QUE FAUT-IL FAIRE POUR GAGNER \$300 ?

Vous n'avez qu'à faire souscrire un abonnement au journal "Le Canada", et nous dire en 300 mots ou plus "Pourquoi plus de Canadiens doivent lire Le Canada". Puis vous adressez votre manuscrit avec le bulletin d'abonnement ci-dessous dûment complété, en ayant soin d'y ajouter un chèque ou mandat-poste au montant de \$9, prix de l'abonnement d'un an en ville au journal "Le Canada", Département "U", 33 ouest, rue St-Jacques, Montréal, le ou avant le 31 mars 1943.

AUTRES PRIX EN ARGENT POUR CHAQUE FACULTÉ

Dans chaque faculté, un Comité a été créé dans le but de stimuler le zèle de ses membres. Renseignez-vous auprès de votre organisateur. Il y a des prix spéciaux en argent offerts à ceux qui font souscrire le plus d'abonnements. En outre, n'oubliez pas que le Conseil des Étudiants recevra un chèque de \$500 si les facultés ensemble réussissent à obtenir 1500 nouveaux abonnés ou plus.

Ce concours sera populaire nous en sommes sûrs. Notre journal du matin a confiance que ce concours sera un franc succès. Tout le monde sait que lorsque les étudiants se mettent en tête d'accomplir quelque chose, ça marche!

RÈGLEMENTS DU CONCOURS

- 1.—Tout étudiant de l'Université de Montréal est éligible: (toute faculté, cours réguliers du jour ou du soir).
- 2.—Rédiger un travail de 300 mots sur le sujet suivant: "Pourquoi plus de Canadiens doivent lire Le Canada".
- 3.—Faire parvenir ce travail au journal "Le Canada", Dépt "U", 33 ouest, rue St-Jacques, Montréal, le ou avant le 31 mars 1943.
- 4.—Faire souscrire au moins un abonnement au journal "Le Canada".
- 5.—La décision des juges sera finale.

LES JUGES SERONT DES PERSONNES BIEN CONNUES DANS LES CERCLES UNIVERSITAIRES.

REMPLISSEZ CETTE FORMULE QUI DEVRA ACCOMPAGNER VOTRE TRAVAIL

Nom du concurrent.....
Adresse du concurrent.....
Faculté Année
Nom de l'abonné.....
Adresse de l'abonné.....
Somme requise ci-jointe: \$.....
(Tout paiement par chèque ou mandat-poste)

LES NOMS ET PHOTOGRAPHIES DES HEUREUX GAGNANTS SERONT PUBLIÉS DANS "Le Canada"